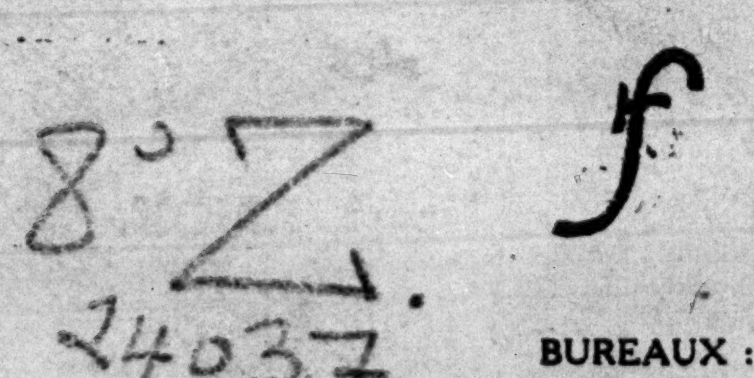
12me Année — N° 75 Janvier 1926

Les Cahiers du Sud

(FORTUNIO)

SOMMAIRE

CHRONIQUES :



BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 75. 12me Année. Janvier 1926.

Les Cahiers du Sud

Impériaux

De petits ânes d'Illyrie
Portaient nos gloires, à pas d'ânes ;
Et nous entrions dans la ville
Avec des torches Océanes.

Les Ennemis crépusculaires
Fuyaient par les remparts rompus.
Un général en cimeterre
Pourfendait des flots de seins nus.

Des Morts dormaient au clair de lune...
On entendait mille tambours,
Mille soupirs de citadines,
Toute la nuit battre d'Amour...

Et des magistrats en perruques,
A petits pas intérieurs,
Sans fin, sur des velours quintuples,
Nous apportaient les clefs des cœurs.

Joseph DELTEIL.

La Figure mystique de Socrate

Ecrire encore de Socrate, après Platon, Xénophon, Aristophane, Diogène-Laërce, Aulu-Gelle, Aelien, Maxime de Tyr, Lactance, Cicéron, Plutarque, Tertullien, Origène, Eusèbe, sans compter les modernes, serait présomptueux, si l'on prétendait inventer. Je ne veux que mieux éclairer, en revenant aux textes, la face mystique, trop négligée, de Socrate. C'est un propos formé sans hâte, en relisant Platon. Encore un mot : cet essai ne s'adresse ni aux érudits, ni aux historiens, ni aux philosophes, ni aux hellénistes, mais bonnement aux gens du commun qui se souviennent d'avoir appris un peu de grec.

Avant d'aborder les sources, écoutons la tradition. Il y a une légende socratique. Elle nous montre l'enfant pensif du sculpteur et de la sage-femme méditant, le ciseau levé, dans l'atelier de Sophronisque ; apprenant d'Archelaos, disciple d'Anaxagore, à placer au-dessus de l'Olympe anthropomorphique le principe animateur d'une divinité sans corps; abandonnant son avoir pour accroître son savoir; allant en toutes saisons sans chaussures; d'une humeur égale, résistant avec la même douceur aux persécutions politiques ou conjugales; père attentif, maître écouté; magistrat courageux. soldat

intrépide. La Pythie le désigne à l'un de ses disciples comme le plus sage et le plus savant des Grecs ; aussitôt il entreprend cette enquête quotidienne qui sert de prétexte et de forme à sa prédication. La légende nous raconte encore sa mise en accusation par Anytos, Melittos et Lycon, sa condamnation, et son martyre, qui lui advint en la prison du Céramique, à l'âge de 70 ans, quatre siècles avant le Christ.

Il y a le héros de la comédie platonicienne : Socrate agissant, parlant, discutant: non l'adolescent qui cherchait sa voie, ni l'ami d'Archélaos, ni le conseiller d'Alcibiade, ni l'hoplite imperturbable de Potidée; mais Socrate barbu, grisonnant, assuré de sa doctrine et de sa mission ; vieillard vigoureux et gai, familier et prestigieux, dialecticien invincible à face de Silène; drille dans les banquets, sobre à l'accoutumée, maître de son corps et de ses passions, et jouissant, par la possession de soi-même, dans la quête du vrai et l'accomplissement du bien, d'une liberté magnifique.

Il y a la philosophie socratique, telle que les glossateurs, commentateurs, auteurs de manuels l'ont extraite de ses disciples, résumée et mise en ordre. Elle tient en quelques formules. Socrate a « fait descendre la philosophie sur la terre ». Il dit à l'homme: « Connais-toi toi-même ». Il se soumet à la raison et croit que les vérités recherchées de bonne foi, poursuivies à l'aide d'une dialectique sans défaut, éclatent d'une évidence qui appelle l'adhésion de tous. Il dit aussi «qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits» et qu'une idée vraie donne nécessairement d'heureux effets. Assimilant le bien et le vrai, il affirme que l'ignorant seul agit mal et trace ainsi deux côtés du

fameux triangle platonicien. Enfin, il professe l'existence d'un dieu suprême.

Résumons encore : renonçant aux spéculations métaphysiques conduites vainement dans l'absolu, *la leçon socratique se réduit à une morale fondée sur la raison et l'utilité.*

Une telle doctrine, condensée en bréviaire par les auteurs de cours ou traités de philosophie, n'a pas peu contribué à répandre l'idée d'un Socrate réaliste et logicien. Aristophane lui-même, s'il le montre perdu au sein des nuées, le fait utiliser avec bonhomie les menus événements de la vie quotidienne dans ces raisonnements spécieux par quoi il séduit Strepsiade. Les sublimes élans du Phédon ne laissent pas d'être à tout moment tempérés et soutenus par une dialectique impeccable : et la théorie des idées, dans ses subtilités transcendantes, passe pour toute platonicienne, partant nullement socratique.

La figure de Socrate, telle que deux vases peints et nombre de statues l'ont fixée, telle que Platon l'a décrite, avec son expression railleuse et sensuelle; sa méthode d'investigation ironique, qui consiste à feindre de ne rien savoir pour presser l'adversaire de questions, l'acculer à l'aveu de son ignorance; ses arguments « ad hominem » soigneusement fondés en fait, tout concourt à nous représenter ce philosophe de la rue sous les espèces d'un homme positif, pratique, équilibré, et, de ses deux fortes jambes, solidement fixé à la terre.

Aussi bien est-ce par ces traits que Socrate nous paraît se rattacher le mieux à la pensée hellénique : j'entends si nous considérons, selon l'usage courant, moins la totalité et la variété infinie de cette pensée, que les deux

ou trois doctrines et spécialement l'aristotélicienne, dont nos propres philosophes, par hasard ou dilection, ont tiré leur nourriture. C'est à l'Orient que nous avons demandé notre aliment mystique, non aux Grecs. Ayant recueilli de ceux-ci un legs purement rationnel, nous connaissons mal et négligeons volontiers le reste de l'héritage. C'est ainsi que la tradition fait de Socrate un penseur de type occidental Socrate était un homme d'Orient, plus près de Zoroastre que d'Aristote, une manière de mage ou de fakir.

*
* *

Il en mène l'existence. Voyons-le vivre. Tout près de l'Agora s'élève sa pauvre maison. Là il vit chichement des charités de Criton, son vieil ami, entouré des deux femmes que lui impose la loi athénienne, et de ses trois enfants qu'il chérit avec sollicitude. Douce Myrto, petite-fille d'Aristide, vous supportiez d'une âme égale la misère de votre foyer et les bizarreries d'un époux dont peut-être vous n'avez jamais soupçonné le génie. Aussi qui se souvient de Myrto ?

Mais les éclats de Xanthippe l'ont rendue célèbre : qui maltraite un grand homme suivra sa renommée. Acariâtre et violente dès les fiançailles, Socrate l'épousa pourtant par discipline et pour s'imposer une épreuve digne de son caractère. On dit qu'elle vociférait, arrosait son mari d'eau sale, et, d'une vigueur toute spartiate, renversait sur Euthydème la table prête pour le festin. Je crois la légende injuste pour cette forte ménagère. Est-elle si coupable d'avoir mal nourri Socrate? S'il devait, faute de sauce, aller et venir devant sa porte pour

s'exciter l'appétit, que ne donnait-il à Xanthippe de l'argent? Socrate avait perdu toute sa fortune en la prêtant sans garantie, il refusait les présents d'Archélaos, ceux d'Alcibiade, même le prix de ces leçons qu'on eût payées fort cher.

La pauvreté volontaire convient aux saints et aux sages, non à leur famille. On pense à Saint-François d'Assise. Encore les saints se marient-ils rarement. Ils feraient de mauvais ménages: des ménages d'artistes.

Xanthippe, jacassant avec ses voisines, au bord de la blanche ruelle, par les matinées limpides, comment jugeait-elle son bohême de mari? Un va-nu-pieds, incapable de gagner ou d'économiser deux sesterces, un bavard occupé tout le jour, par Athéné, à flâner de boutique en boutique; tout fier de fréquenter des fils de famille qui le suivent mais qui doivent le mépriser ; un égoïste, content de payer en bons mots, à la mode des parasites, quelques dîners auxquels sa femme n'a point part; un paresseux sans ambition qui refuse les honneurs et les magistratures; maladroit au surplus, irritant l'un et l'autre par ses railleries ; suspect aux grands, objet de risée pour tous. Cependant plein de suffisance et visiblement satisfait de son personnage. Et les commères de renchérir, tout heureuses de presser dans leurs bras un patron corroyeur ou un maître charpentier sentant l'ail et le vin, mais d'âme claire. « Ah, ma pauxre Xanthippe, vous êtes bien à plaindre. » ... « Je vous le dis, cela finira mal. » Xanthippe, de son point de vue, raisonnait bien. La ciguë de Socrate qui vint justifier ses craintes la surprit moins que Criton l'Eupatride, sage pourtant parmi les Athéniens.

Moins partiale que l'histoire, et d'ailleurs indifférente à la spéculation philosophique, elle apercevait surtout les

singularités de son mari. Mais l'histoire n'a pas retenu les plaintes de Xanthippe.

D'un fakir, Socrate n'a-t-il pas la silhouette, et les pratiques surprenantes ? Voyez-le vêtu d'un seul manteau, qui marche nu-pieds sur la glace ou sur les rochers brûlants, qui porte haut la tête, au risque de trébucher, qui saute et danse tout seul, à la stupéfaction de Charmide, qui, du matin au soir, pérore dans les boutiques, qui manifeste enfin à toutes les contingences une insensibilité merveilleuse.

*
* *

Mais voici des traits plus topiques. A l'autorité de trois ou quatre modernes, j'ai préféré celle des premiers textes. Je citerai pour témoins Xénophon et Platon. Très différents d'humeur et de tendances, s'ils tombent d'accord de certains faits, on a le droit de les tenir pour véridiques.

La vie mystique de Socrate est démontrée par cinq ordres de faits: la « *mission* », les « *voix* », les « *prévisions* et *prédictions* », « le *magnétisme* », les « *extases* ».

Consulté par Chéréphon, l'oracle de Delphes répond: « Sophocle est sage, Euripide est encore plus sage, mais Socrate est le plus sage des hommes. » Déjà le fils de Sophronisque se croyait chéri par les dieux. De ce jour, il se considère comme investi d'une mission sacrée et toute sa vie s'organise autour de cette seule idée, se tend, vers ce but unique: vérifier l'oracle, enseigner les Athéniens.

Cette mission, il l'accomplit sans relâche et malgré le danger. « Je continuai néanmoins, dit-il dans l'Apolo-
« gie, tout en comprenant, non sans regret ni inquiétude,

« que je me faisais des ennemis, mais je me croyais « obligé de mettre au-dessus de tout le service du dieu. « Il me fallait donc aller toujours en quête du sens de « l'oracle, vers tous ceux qui passaient pour posséder « quelque savoir. » Il va trouver les hommes d'Etat, les poètes, les auteurs dramatiques, les philosophes, les militaires et jusqu'aux artisans. Il conclut que la science humaine est « peu de chose ou même qu'elle n'est rien », et que l'oracle revient à dire : « O humains, celui-là parmi vous est le plus savant, qui sait, comme Socrate, qu'en fin de compte son savoir est nul. »

Comme Jean-Baptiste, Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, il se croit un instrument divin, il vit pour sa mission, il marche sur la route dure qui conduit vers l'étoile pour lui seul visible. Comme tous les mystiques, il reçoit des inspirations surnaturelles. C'est ce qu'il est convenu d'appeler le démon de Socrate. Des critiques ont voulu ne voir dans ce démon qu'une figuration symbolique de sa conscience ou de sa pensée, destinée à frapper les esprits. C'est attirer à eux Socrate, au lieu d'aller vers lui. L'examen des textes ne laisse aucun doute sur la croyance de Socrate en deux êtres surnaturels dont il entendait la voix.

Plutarque et la plupart des modernes les confondent à tort sous le nom de « Démon ». Il semble que Socrate appelât « Démon » la voix qui lui criait « arrête », lorsque lui-même ou un de ses amis était sur le point d'agir et s'exposait à quelque malencontre; il appelait «Théos» la voix du guide divin qui lui conseillait tel ou tel geste positif, qui l'inspirait. Ici je dois citer. Presque tous les dialogues de Platon contiennent quelque allusion au Démon ou au Théos. Négligeons nombre d'endroits du

Philèbe, de l'Euthyphron, de l'Alcibiade, de l'Euthydème, de la République et du Phédon. Je ne veux rapporter ici que les textes les plus démonstratifs.

« Au moment de passer l'eau, j'ai senti ce signal divin « qui m'est familier et dont l'apparition m'arrête tou- « jours au moment d'agir. J'ai cru entendre de ce côté « une voix qui me défendait de partir... » Et encore : « De là vient sans doute que le démon qui me gouverne « ne m'a pas permis de te parler jusqu'ici... » (Phèdre).

Plus loin, dans le même dialogue, parlant à Alcibiade : « La faveur céleste, dit-il, m'a accordé un don « merveilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance; « c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me « détourne de ce que je vais faire et *ne m'y pousse* « *jamais.* Si un de mes amis me communique quelque « dessein, et que la voix se fasse entendre, c'est une mar- « que sûre qu'elle n'approuve pas ce dessein. »

Là-dessus le philosophe raconte quels malheurs arrivèrent à Charmide, puis à Timarque, pour avoir méprisé l'avertissement fatal. « Il se leva de table avec Phi- « lémon pour aller tuer Nicias. J'entendis la voix et lui « dis : « Ne sors pas, je reçois le signal accoutumé. » « Il s'arrêta, mais quelque temps après il se leva encore « et me dit : « Socrate, je m'en vais. » La voix se fit « entendre de nouveau et de nouveau je l'arrêtai. Enfin, « la troisième fois, il se leva sans rien me dire et, pre- « nant le temps que j'avais l'esprit occupé ailleurs, il « sortit, et fit ce qui le conduisit à la mort. »

Dans le Théètète, il se compare à un accoucheur : « La raison en est, ajoute-t-il, que le Théos me fait une « loi d'aider les autres à produire et m'empêche de rien « produire moi-même. » Et plus loin : « La voix inté-

« rieure qui ne m'abandonne jamais me défend de « converser avec quelques-uns et me le permet avec quelques autres. » Il revient à cette idée dans le Théagès : « La puissance du démon s'étend jusque sur les rap-« ports que l'on veut contracter avec moi ; il y a des « gens qu'il repousse et ceux-là ne sauraient jamais tirer « de mon commerce aucune utilité. » Je relève encore dans le même dialogue : « Lorsque le beau Sannion par-« tit pour l'armée, j'entendis la voix ; maintenant qu'il « marche avec Thrasylle contre l'Ephèse et l'Ionie, je « suis persuadé qu'il y mourra ou qu'il lui arrivera « quelque malheur. »

Mais c'est dans l'Apologie que devant tous les Athéniens et les cinq cents juges chargés de statuer sur son sort, Socrate confesse avec le plus de vigueur et de précision sa croyance au démon et au Théos.

« Le dieu, dit-il aux Athéniens, semble m'avoir choisi « pour vous exciter et vous aiguillonner, pour gour-« mander chacun de vous, partout et toujours, sans vous laisser aucune relâche. »

« Que ce soit le Dieu lui-même qui m'ait donné à cette « ville, c'est ce que vous pouvez aisément reconnaître à « cette marque qu'il y a quelque chose de plus qu'hu-« main à avoir négligé pendant tant d'années mes pro-« pres affaires pour m'attacher aux vôtres en vous exhor-« tant sans cesse à la vertu. »

Et voici maintenant le Démon : « Ce qui m'a empê-« ché de vous conseiller dans les assemblées du peuple, « c'est je ne sais quelle voix divine et démoniaque dont « vous m'avez si souvent entendu parler et dont Melit-« tos, pour plaisanter, a fait un chef d'accusation contre « moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté à

« moi depuis mon enfance: c'est une voix (il reprend « ici presque les termes de l'Alcibiade), c'est une voix « qui se fait entendre que pour me détourner de ce que « j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien entre- « prendre. C'est elle qui s'est toujours opposée à moi « (à noter le dédoublement entre Socrate et le divin per- « sonnage), quand j'ai voulu me mêler des affaires de « la République. »

Est-ce assez précis ? Voici mieux encore, toujours dans l'exorde de l'Apologie : « Je veux vous raconter, « comme à des amis, une chose qui m'est arrivée aujour- « d'hui et vous apprendre ce qu'elle signifie. Voici, ô « mes juges, (car je puis maintenant vous appeler de ce « nom) la chose extraordinaire qui m'est arrivée aujour- « d'hui. Cette voix prophétique du démon qui n'a cessé « de se faire entendre dans tout le cours de ma vie, qui, « dans les moindres occasions, n'a jamais manqué de « me détourner de ce que j'allais faire de mal, aujour- « d'hui qu'il m'arrive, comme vous voyez, des choses « qu'on pourrait penser assurément être le plus grand « des maux, ce démon a gardé le silence. Sa voix ne « m'a arrêté ni ce matin, quand je suis sorti de ma mai- « son, ni quand je suis venu devant ce tribunal, ni tan- « dis que je parlais ou avant que je ne parlasse... Quelle « peut être la cause de cela? Je vais vous le dire. C'est « que ce qui m'arrive est, selon toute vraisemblance, un « bien: et nous nous trompons sans doute en pensant « que la mort soit un mal. Une preuve évidente pour « moi, c'est qu'infailliblement si j'eusse dû mal faire « aujourd'hui, le signe ordinaire m'en eût averti.

« Car ce qui m'arrive n'est pas l'effet du hasard et il « est clair pour moi que mourir dès à présent et être

« délivré des soucis de la vie était ce qui me convenait le « mieux. Aussi la voix céleste s'est-elle tue aujour- « d'hui. »

Xénophon, dans les *Mémorables*, ne distingue pas toujours le démon et le dieu :

« Il publiait partout qu'il recevait des conseils d'une « certaine divinité. Il disait franchement qu'un démon le « conseillait et assez souvent il avertissait ses amis de ce « qu'ils devaient ou ne devaient pas faire, d'après ce « qu'il en avait appris de son démon... »

Au contraire, dans l'Apologie composée par Xénophon, la distinction que j'ai proposée est nettement observée: « Par Zeus, dit-il, m'étant mis deux fois déjà à « méditer sur ma défense, mon démon s'y oppose. »

« Peut-être, ami, ajoute-t-il, le dieu, par un effet de « sa bonté, m'invite-t-il à terminer mes jours, non seu- « lement dans le moment le plus favorable de ma vie, « mais de la manière la plus douce. »

Outre Platon et Xénophon, qui n'ont fait que rapporter les paroles et les actes de leur maître, faut-il appeler en témoignage d'autres auteurs? Ce qu'ils racontent, ils ne le savent pas d'original. Néanmoins leurs écrits contiennent soit les éléments d'une tradition orale, soit la reproduction de documents antérieurs actuellement perdus. Aussi bien le plus souvent paraphrasent-ils Xénophon et Platon, qu'ils ne contredisent jamais.

« On raconte de Socrate, écrit Cicéron dans son traité « *De Divinatione*, qu'une fois, ayant vu son vieil ami « Criton un œil bandé, il lui en demanda la raison : « — Je me promenais à la campagne, dit l'autre, une « branche d'arbre que j'avais fait plier s'est élevée et « m'a frappé dans l'œil. — Mais pourquoi, répond So-

« crate, n'as-tu pas voulu entendre ma voix quand je te « rappelais : j'avais reçu le divin avertissement qui m'est familier ? »

Il faudrait pouvoir rapporter *in extenso* les anecdotes de Plutarque dans la savoureuse traduction d'Amyot. Mais la concision n'est pas son fait. Il conte une promenade du philosophe avec Euthyphron, rue des Ebénistes. Tout à coup, Socrate s'arrête et déclare que son esprit lui commande de changer de direction. On rit, quelques-uns le suivent. « Les autres, comme ils chemi- « naient par-devant les boutiques des statuaires, le long « du Palais de Justice, ils trouvèrent devant eux un « grand troupeau de pourceaux fort serrés, tout cou- « verts, dit Amyot, de fange et de vilenie, lesquels por- « tèrent aucun de ces jeunes hommes par terre et enfan- « gèrent tous les autres. »

A la retraite de Delios, raconte encore Plutarque, Socrate appela en vain quelques amis, dont le fils d'Antiphon, qui refusèrnet de suivre les avis du dieu. Aussi furent-ils atteints et tués par les gens de cheval.

En bref, ce fameux démon de Socrate lui apparaissait comme un double esprit familier, de nature divine, d'intentions tutélaires, distinct de lui-même et se manifestant à lui par des perceptions auditives. Je dis auditives en dépit de l'apparition fameuse qu'il eût au Céramique. Une belle femme vêtue de blanc vint lui dire, citant Homère :

« Dans trois jours, tu seras dans la fertile Phtie. »

Trois jours aprés, la galère sacrée étant revenue de Délos, il buvait la ciguë. Mais il s'agit ici d'un songe et non d'une vision à l'état de veille.

Mon dessein n'est pas de rechercher si véritablement des esprits inspiraient Socrate, le guidant et lui indiquaient l'avenir ou s'il était en proie à des hallucinations auditives. L'intelligence humaine, en tous cas la critique positive digne de ce nom, ne peuvent que poser la question sans se targuer de la résoudre, car nous entrons dans le domaine interdit de la foi.

Mais si l'on est convenu d'appeler mystiques les croyants qui se proclament en communication directe et surnaturelle avec leur dieu, il est clair que Socrate mérite ce nom.

Il le mérite encore par deux traits, fréquents parmi ses pareils : je veux parler des extases et de l'influence magnétique.

Socrate fut soldat. Ce nest pas une des moindres singularités de cet homme extraordinaire que de le voir s'engager à trente-sept ans pour demeurer dix ans sous les armes. Peut-être craignait-il moins l'armée thébaine que Xanthippe ?

En tout cas, sa valeur fut remarquée en diverses rencontres et singulièrement à l'affaire de Potidée et lors de la défaite de Délium. Là, s'il faut en croire Diogène Laërce et Strabon, il aurait dégagé Xénophon de la mêlée et l'aurait porté pendant quelques stades sur ses épaules, faisant face quand ils étaient serrés de près, à un parti de Thébains que son regard faisait reculer. Il y a là un cas de fascination collective analogue aux plus beaux tours des fakirs : car on ne fera croire à personne que les regards simplement menaçants d'un homme d'ailleurs lourdement chargé, aient pu intimider un groupe de soldats excités par la victoire.

Et voici un témoignage contemporain. C'est le pro-

pos d'un disciple rapporté par Socrate dans le dialogue de Platon intitulé *Théagès*: Aristide, fils de Lysimaque, parle en ces termes: « Je vais te dire, Socrate, une chose « qui te paraîtra incroyable, mais qui est pourtant très « vraie. Je n'ai rien appris de toi, comme tu le sais fort « bien. Cependant, je profitais quand j'étais avec toi, « même quand je n'étais que dans la même maison sans « être dans la même chambre; quand j'étais dans la « même chambre, j'étais mieux encore, et quand, dans « la même chambre, j'avais les yeux fixés sur toi, je « sentai que je pensais mieux que quand j'avais les « yeux fixés ailleurs, et mieux encore quand je te touchais. »

L'influence que décrit ce texte n'est-elle pas proprement magnétique?

J'en arrive enfin aux extases, et laisse encore la parole au divin Platon. Voici le discours d'Aristodème au début du Banquet:

« Nous allâmes vers le logis d'Agathon en devisant « de la sorte. Mais au milieu du chemin, Socrate devint « tout rêveur et demeura en arrière. Je m'arrêtai pour « l'attendre, il me dit d'aller toujours devant. Chez « Agathon, je trouvai la porte ouverte et il m'arriva « une assez plaisante aventure. (Pour comprendre l'em- « barras d'Aristodème, il faut se souvenir qu'il n'était « pas invité, mais Socrate, suivant la coutume, l'ame- « nait avec lui.) Un esclave d'Agathon me mena dans « la salle où était la compagnie qui était déjà à table et « attendait que l'on servît. — Ah, Aristodème, s'écria- « t-il, sois le bienvenu, si tu viens pour souper. Si c'est « pour une autre chose, je te prie, remettons-la à un « autre jour. Je te cherchai hier pour te prier d'être des

« nôtres sans pouvoir te trouver. Mais comment ne nous
« amènes-tu pas Socrate ? — Là-dessus, je me retourne :
« pas de Socrate. — Je suis venu sans lui, leur dis-je.
« C'est même lui qui m'a invité. — A la bonne heure,
« dit Agathon, mais où est-il ? — Il marchait sur mes
« pas et je me demande avec surprise ce qu'il peut être
« devenu. — Garçon, dit Agathon, va voir où est So-
« crate et amène-le, et toi, Aristodème, mets-toi à côté
« d'Eryximaque. Qu'on lui lave les pieds pour qu'il
« prenne place.

« Cependant un autre esclave vint annoncer qu'il
« avait trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine ;
« mais qu'il n'avait point voulu venir, quelque chose
« qu'on lui eût pu dire. — Voilà qui est surprenant, dit
« Agathon. Retourne et ne le quitte point qu'il ne soit
« rentré. — Non, non, dis-je alors, laissez-le ; il lui
« arrive souvent de s'arrêter ainsi en quelque endroit
« qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt si je ne me
« trompe. Ne le troublez pas et ne vous occupez pas de
« lui. »

Ils le virent en effet un moment après : heureusement pour les convives d'Agathon, à qui il tint au cours du banquet d'admirables propos. Socrate ne demeura pas en extase, ce soir-là, aussi longtemps qu'à Potidée. Pendant le siège de cette ville, un jour ne le trouve-t-on pas debout dans la campagne, regardant fixement le soleil ? Surprise des braves hoplites. Ils tournent autour de lui, se le montrent du doigt. Socrate demeure immobile. Le soir venu, des soldats alliés apportent leurs lits de camp à côté de lui pour savoir s'il gardera longtemps la même posture. De la nuit il ne fait pas le moindre geste. Au lever du soleil, ayant adressé à l'astre un grand salut, il se retira

sous sa tente d'un pas tranquille, traversant les groupes stupides comme s'il ne les voyait pas. L'aventure est contée, avec les mêmes détails, par Thucydide, Platon et un grand nombre d'auteurs.

*
* *

On pourrait estimer que le goût du merveilleux a poussé les Grecs à orner de quelques fables la légende de Socrate. Mais pourquoi ne raconte-t-on rien de pareil à propos d'Anaxagore, de Platon, d'Aristote ou des sophistes? Comment concevoir une légende déjà faite du vivant de Socrate? Comment penser que des esprits aussi éclairés que Platon, aussi pondérés qu Xénophon, aussi précis que Thucydide, y aient ajouté foi? Il faudrait qu'ils eussent inventé et sciemment répandu des fables mensongères. Mais une telle hypothèse s'effondre sous deux arguments décisifs: si Xénophon et Platon avaient menti, c'eût été pour combattre l'accusation d'Anytos et non pour la soutenir rétrospectivement de faux témoignages. D'autre part, les plus démonstratifs des textes cités ici proviennent de l'Apologie; cinq cents juges et mille citoyens l'avaient entendue. Platon, s'il en a remanié la forme, n'a pu en modifier sensiblement la matière.

Aussi bien le procès et la condamnation de Socrate s'expliquent-ils mal si l'on manque à considérer le côté mystique de sa nature. Il est tombé victime de la rancune et du fanatisme des Athéniens. S'il n'avait cru à sa mission, aux conseils de son génie intime, plus qu'à l'obligation de sauvegarder sa vie, aurait-il parcouru trente ans les rues d'Athènes pour, dans chaque boutique de cha-

que ruelle, semer les germes d'une colère dont il sentait bien le péril ?

Les hardiesses de sa pensée ne suffisaient pas pour le perdre. Euripide avait pu, sans boire la ciguë, bouleverser l'Olympe dans son Bellérophon: « Il n'y a pas de maison bâtie de main d'homme qui puisse enfermer Dieu dans l'enceinte de ses murailles: autour de lui court éternellement le chœur innombrable des astres. »

Anaxagore avant Socrate, Platon à sa suite, sont allés plus avant que lui dans le sens du monothéisme. Mais la pensée d'Anaxagore ne parvenait pas au peuple. Plus tard, alors que Platon enseignait à l'Académie, les prêtres ne frappaient plus guère du couteau que les taureaux officiels, et sur l'Acropole flambant de soleil, où de rares fumées montaient encore, dans le silence que les chants sacrés ne troublaient plus, ni le grésillement des victimes, régnait une tristesse splendide. Son Dieu d'ailleurs, trop lointain et difficilement imaginable, attentait moins au culte des Olympiens que le démon présent, actif, irritant de Socrate.

La mystique de Socrate, l'obligeant à une continuelle prédication, détermina sa perte. Elle permet de comprendre sa mort comme sa vie.

Elle explique aussi l'action qu'il exerça sur les hommes et la trace géante qu'il a laissée parmi eux.

Le discernement, la finesse, la clarté, la profondeur, tous les dons de l'intelligence n'ont jamais suffi pour faire un maître. Tous ceux, législateurs, conquérants ou prophètes qui laissèrent sur le monde une empreinte durable, y sont parvenus par amour et par autorité. Qui dit amour dit effusion, don du cœur. Qui dit autorité, dit prestige, fascination. Qu'avons-nous fait que découvrir en So-

crate ces deux prémisses de la grandeur, avec la foi, qui demeure à tout jamais la troisième et la plus chargée d'efficace? On ne considérera jamais trop longuement un tel homme et une telle vie; cette vie si pleine, si variée, si pathétique; cet homme à qui rien, ni la vertu, ni la bonté, ni la sagesse, ni les sectateurs dévoués, ni les actions merveilleuses, ni le sublime du martyre, rien sauf peut-être de le vouloir, n'a manqué pour devenir un dieu.

PAUL CREYSSEL.

Contrôleur de l'ennui

Je viens de signer le bon à tirer de ce petit livre. Et j'ai soudain très peur. On n'envoie pas ses enfants ainsi par le monde sans prévenir, sans dire quelques mots. Pas plus qu'un inconnu, un poème ne doit surgir sans apprêt. Oh je sais bien qu'il est vain de dire j'ai fait ceci ou cela! ou plutôt j'ai voulu faire ceci ou cela — l'œuvre doit se défendre par les moyens du bord. Mais je défends ici tout autre chose. Nous n'avons que ces deux mots pour exprimer tout sentiment de nostalgie rythmée, Poème ou chanson.

Le contrôleur de l'Ennui poinçonne les tickets de mes rêves dans un vagon qui, parti de la gare de Poème, n'est pas encore arrivé à la station chanson.

Mon contrôleur a une musique très spéciale, un répertoire monotone qu'il a rythmé sur la cadence inévitable des essieux courant sur les rails. Quand je voyage, j'essaie toujours d'adapter le dernier succès de Dranem sur le rythme uniforme de la vitesse. J'ai coupé volontairement les rimes comme on brûle les gares pour diminuer un retard. Je n'ai gardé qu'une certaine cadence assez propre à la chanson, mais cela parfois au détriment du poème qui a besoin d'un certain repos.

J'ai été depuis toujours obsédé par le papillotement polychrome des affiches. Je les ai aimées, et je serais heureux qu'on les retrouvât avec leur puérilité commerciale, au cœur de ces poèmes.

Ces quelques vers sont une délivrance. On croit toujours, en écrivant, qu'une révolution toute armée va sortir de l'encrier. Et puis on voit que tout ce qu'on a dit a déjà été dit, que l'œuvre créatrice n'existe que dans quelques combinaisons de mots.

Mon contrôleur s'est ennuyé parce que trop jeune, il a beaucoup voyagé et vécu sans avoir la curiosité du monde et sans avoir sû le tarif onéreux des minutes. Il a traversé l'Europe en ne voyant que peu de choses, il a sué des sueurs tropicales avec le regret des onglées européennes.

Il ne referait plus le même voyage, parce que rien n'est plus terrible que d'avoir trop vécu dans un temps trop court.

Il est venu en un temps où trop de jeunes hommes étaient revenus de la mort pour que son voyage intérieur et extérieur, jusqu'au milieu de la terre, put présenter un intérêt.

Je sais que l'on trouvera ces poèmes monotones, ce n'est pas de ma faute à moi, si mon âme a continuellement refait le même voyage sur les lacs gelés du souvenir.

En réalité, j'ai cherché à être simple, j'ai jeté mes regrets comme une monnaie inutile.

J'ai tendu vers mon expression, ce qui est bien, avec le mal de mer, la chose la plus douloureuse pour un contrôleur de l'Ennui

Ai-je réussi? Je ne le sais pas, je ne le saurai jamais. C'est au lecteur de le dire et non à moi. Il y a aux limites de la vanité et de l'humilité orgueilleuse deux strapontins que je me refuse à occuper.

Pierre HUMBOURG.

Bar d'Escale

A Jean Ballard.

O, cette nuit où la pluie chante (1)
Chassée par d'aigres violons.....
« *Voyons garçon, fermez la porte,*
« *Le froid entre au cœur de ce bar.* »

Petits bars tristes de Dakar,
Parfumés d'ambre et de poker.
Petits bars aux tables de fer
Où j'accoudais mon enthousiasme
De tout connaître et de tout voir !

---

(1) Ce poème est extrait d'une plaquette qui paraît actuellement aux Editions des *Cahiers du Sud*, sous le titre : *Contrôleur de l'Ennui*.

Oui je veux bien, jouez ce soir
Ce rag-time qui m'émeut tant !
Sentir s'étirer ses vingt ans
Dans un chalumeau qui se casse,
Baiser toujours des bouches lasses...
Ce désir de s'éparpiller,
Pour ne plus se trouver soi-même,
Voilà ce que j'attends ici.
Odeurs des parfums bon marché,
Ce pâté truffé qui m'écœure,
Et puis entendre sonner l'heure
Sur des bouteilles de wiskhy !

Dansez, dansez, la viole grince !
Nègre venu de Port au Prince,
Tes doigts font sur l'épaule blanche
De la femme qui se déhanche
Une devise de grand deuil.
Et toi marin de la Navy,
Qui te balance avec orgueil
Sur une coupe d'extra-dry,
Sont-elles plus jolies nos femmes
Que vos putains de North Sydney ?
Nègre, marin, j'ai mal à l'âme,
Comme toi j'ai fait l'imbécile
Dans un bordel de Konakry
Et dans un bar d'Orléansville

Je vous en veux de votre rire,
Moi je m'ennuie et vous riez !
Vous vivez dans les mers australes
Et sur les noirs transatlantiques !
Je rêve encor de vos escales
Et des nuits bleues de l'Atlantique.
Car s'embarquer toujours en rêve
Et se réveiller au ponton
Que l'habitude abaisse ou lève
Comme un roulis pour gens du monde
Qui se grisent d'une illusion ?.....
Je sais trop que la terre est ronde !

Vous m'enviez d'avoir un port
Où ma vie a mouillé ses ancres.....
Moi je vous envie les palmiers
Dans un golfe où la mer s'échancre
Comme une robe de soirée !
Je vous envie d'avoir vécu,
D'avoir étreint et d'avoir vu
Tous mes rêves des nuits passées !

Pierre HUMBOURG.

Fantomas ou la Poésie et l'Esprit nouveau

(*Histoire brève et Manifestation*)

Les pages qui suivent forment la première partie d'une étude présentée par M. Marcel Sauvage, sous forme de conférence, et qui tend à dresser le bilan, à définir l'attitude et le but spirituel de la poésie dite moderne. Cet important essai-critique sera édité en mars par les Cahiers du Sud, *sous le titre qui précède.*

> Le réel d'un discours, c'est après tout cette chanson, et cette couleur d'une voix, que nous traitons à tort comme détails et accidents.
>
> Paul VALÉRY,
> (*Eupalinos ou l'Architecte*)

I

« *Ils étaient aussi gourmets que gourmés, le monsieur* « *et la dame. La première fois que le chef des cuisines* « *vint, un bonnet à la main, leur dire:* « *Excusez-moi,* « *est-ce que Monsieur et Madame sont contents?* » *on*

« leur répondit: « Nous vous le ferons savoir par le « maître d'hôtel! » La seconde fois, ils ne répondirent « pas. La troisième fois, ils songèrent à le mettre dehors, « mais ils ne purent s'y résoudre, car c'était un chef « unique. La quatrième fois (mon Dieu, ils habitaient « aux portes de Paris, ils étaient seuls toujours, ils s'en- « nuyaient tant!) la quatrième fois, ils commencèrent : « La sauce aux câpres est épatante, mais le canapé de « la perdrix était un peu dur. » On en arriva à parler « sport, politique, religion. C'est ce que voulait le chef « des cuisines, qui n'ttait autre que Fantômas. »

Mesdames, Messieurs,

Le poème en prose que je viens de vous lire est extrait du *Cornet à dés* de Max Jacob.

Grâce à lui, grâce au chef unique des cuisines, la glace étant rompue entre nous, je puis, maintenant, à mon tour, vous parler sport, politique, religion et, par suite naturelle, poésie.

Fantômas n'est pas, comme nous l'avons cru si longtemps, personnage de roman-feuilleton. Il prénomme tous les êtres libres: philosophes, poètes, bandits, consommateurs du rêve, — ce mot.

Prénom disais-je? — Non, ni un mot, un œil. Œil que je qualifierai communément américain si l'Amérique, déjà, ne nous offrait la plus triste civilisation, fille de la nôtre, mais la moins spirituelle. Œil, parce que l'art moderne précisément — là est son mérite et là aussi son défaut — s'affirme comme le « triomphe de l'œil » (1), de l'image, de l'instantané, de la forme

(1) *Joseph Delteil.* Paris-Journal 1924. *Lautréamont:* « J'ai vécu sans cesse avec l'envergure des yeux béante. » (Maldoror, chant V). *Platon:* « La vue est, en effet, la plus pénétrante des facultés sensitives du corps. » (Phèdre).

juste, détachée, absolue, hallucinante, et la musique elle-même n'échappe point à ces épithètes: Erik Satie écrivait, il y a onze ou douze ans, contre le Debussisme, des morceaux en forme de poire ou de peloton de fil...

Et la peinture, hier encore, tendait à l'architecture, cette philosophie de la forme, a dit le sâr Peladan.

*
* *

Fantômas, ah! l'étrange, le mystérieux, l'insaisissable Fantômas!

Permettez-moi, aux lueurs de ce mot, permettez-moi de vous présenter le peintre, poète, musicien, homme d'esprit... que je qualifie, une fois encore, de moderne, n'ayant point d'autre terme à mon usage. Moderne, en effet, ne signifie plus rien, ayant naguère signifié trop de choses et, par malchance, *les plus insignifiantes.*

« Déclarer: je suis moderne n'a pas plus de sens que la fameuse farce : nous autres chevaliers du moyen âge » (1), tant notre siècle, voyez-vous, est pourri d'aimable littérature.

*
* *

Mes chères auditrices, vous qui, je l'espère, aimerez toujours les dieux jolis garçons et les guerriers affreux, mais forts ou inversement, suivez-moi: partons crânement du pied gauche.

Sortons de nos occuptaions quotidiennes, de la paix chez nous et du commerce.

Abandonnons, par la porte basse d'un beau mercredi

(1) Jean Cocteau: *Le Secret professionnel.*

soir, Paris, Marseille, M. Flaissières et M. Millerand, — même cette galerie de tableaux si accueillante.

Quittons les chemins battus comme plâtre, Rome et la Grèce, si pauvrement imaginées par les docteurs.

Sortons du siècle, des revues littéraires et artistiques, de la morale et du mariage et de toutes nos cuisines.

Evadons-nous.

Mettons-nous au vert de l'inconscience, je veux dire d'une liberté plus grande, d'une fantaisie moins rectiligne, de la franchise enfin.

. . . .

Nous y sommes. Les prés sont émaillés de fleurs et là, au bord d'un ruisseau, Fantômas, Fantômas en personne, appelé par télégramme, nous attend.

Il prend un bain de pied. Les cigales vibrent. L'onde est cristalline. De l'autre côté de l'eau, du linge sent l'iris et plus bas, la vie a un goût de prostitution.

Fantômas nous offre un siège, un fauteuil Louis XIII en ciment armé. Il s'essuie les pieds, qu'il a très longs et amputés : pension militaire, comme de juste, et cent pour cent.

Fantômas lève l'index de la main droite. Il raconte :

« Il est une espèce d'oiseaux, d'une grande rareté et
« bien difficile à connaître, car ces oiseaux ne se posent
« jamais ; la femelle pond ses œufs dans les airs, à une
« grande hauteur et l'éclosion des petits a lieu avant
« qu'ils n'aient eu le temps d'arriver jusqu'à terre ;
« volant sans cesse, ignorant le repos, les battements de
« leurs ailes sont semblables aux battements de notre
« cœur : arrêt signifie mort. » (1).

(1) Francis Picabia : *Jésus Christ rastaquouère*.

Ne nous arrêtons point, la poésie est une sueur. Nous nous sommes arrêtés trop longtemps à l'art des siècles déterrés, nous avons cru trop longtemps, aux choses mortes.

Or, l'air est pur, la route est large, le mistral a balayé tous nos soucis d'argent, je me promène avec ma femme, etc.....

Je vous parlais, je crois, de la poésie moderne. Oh ! certes, je n'ai point l'ambition ni le goût d'épuiser un tel sujet. Toutefois, entendons-nous bien: musique, peinture, sculpture, architecture, danse, poésie, dramaturgie et cette muse que Jean Cocteau a surnommée cinéma, dixième muse, sont « des pièges » (1) en qui l'homme essaye de capter la poésie à son usage (2). En conséquence, Messieurs, mon discours vaut pour chacun de vous taut aussi bien sans que je spécifie quelle est votre main: main à plume, à ciseau, main à mesurer les étoffes, à friser les bigoudis, à peser le sucre et la cannelle.

La poésie plane au-dessus de vos crânes. Elle plane d'une aile de coton. Elle tient dans son bec un fromage. Un fromage et une boîte d'allumettes.

*

* *

Tiens! Pablo Picasso. Il ferme sa porte à clef, c'est-à-dire, non, pas à clef. Entrée libre. Il n'y a pas de clef dans cette histoire, mais un essai de mythologie nouvelle. Picasso, lui, est « le charmeur d'objets. »

Il siffle doucement comme ceci... Résultat : il a enchanté, transformé, transfiguré la table de nuit, le pois-

(1) Cette expression est de Voltaire, non de Jean Cocteau.

(2) « Picasso, inventeur du cubisme et d'autres formes nouvelles, a changé la face des arts, indirectement les mœurs, la pensée. Une ovation un soir à l'Opéra, et d'un public peu démonstratif, l'a rassuré sur la reconnaissance qu'on lui doit » (*Mon Jacob*).

son rouge, la mandoline et le paquet de tabac et l'enseigne du paquet de tabac, où sont naïvement peintes deux pipes Gambier... (1).

Comme c'est facile!

Tout est sujet de poésie, matière à peinture, matière à musique.

Mettez donc ceci dans votre poche et votre mouchoir par dessus : « La poésie moderne saute toutes les explications. » (2).

*
* *

Fantômas est debout près de la nymphe apparue qui chante: « Viens poupoule, C'est mon homme, J'en ai mare... » et autres choses du même goût.

Fantômas est fatigué. Son régime est fait de tous les excès, excès de ceci, excès de celà, excès de vitesse.....

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. » (3).

— Qu'avez-vous, Fantômas?

— Ah! on a beau ne pas vouloir parler de soi-même, dit Blaise Cendrars, il faut parfois crier.

— Ah ! murmure André Breton, frère d'Hamlet, « nous sommes de l'étoffe même dont les rêves sont faits. » (4)

Fantômas, alors, a un joli sourire: « Brigadier, vous avez raison, le réel, c'est une présomption qui a triomphé... » (5), etc., etc.

Je ne pousserai pas plus loin ce bavardage.

---

(1) *Max Jacob.* (Art. Poétique).
(2) *Renan.*
(3) *Shakespeare.*
(4) *Jules de Gaultier.*
(5) *Spinoza.*

*
* *

« A cheval, à cheval, mesdames; à cheval, messieurs.
« En scène pour le 2, pour le 3, pour le 4. »

Fantômas nage dans l'eau pure d'un diamant, un œil de vierge. Il grimpe au long des fils électriques. Chacun de ses doigts est occasion d'un bouquet d'étincelles. Il chevauche les gouttières, les chats de gouttières, les chameaux des gouttières. Il crache sur les passants des pastilles Valda à percussion centrale. Il vous demande qui vous êtes, vous qui êtes sérieux comme des croque-morts morts.

Fantômas vit de miracles, ne se plie devant aucune discipline, affranchi qu'il est des règles imaginaires. Il est instructif: jamais en paix avec les autres ni avec soi-même. Humain, trop humain. Il est dupe et il vous trompe. Il est libre, c'est-à-dire qu' « il existe en vertu des nécessités de sa propre nature. » (1).

Il divague puissamment. Il fait de l'or avec toute chose et il est riche et il est pauvre et il s'en moque.....

Il s'arrête au coin des rues, longtemps, aux heures de la mandoline et de l'accordéon.

Immobile? — Non, jamais.

Fantômas descend en lui-même à la vitesse d'un ascenseur qui tombe. Il voyage à travers l'émotionnel, à la vitesse d'un bolide sur la piste de Miramas.

Il vous hait tous avec douceur (2). Il voit qui vous êtes: ni l'humain, ni l'humanité, mais l'homme. Il vous voit. Vous ne le voyez pas. Vous avez l'impression de sa

(1) *St Léser Léger.*
(2) *Louis Aragon.*

tièdeur. Il est là, cervelle d'or et cœur de chair. Il change de forme et de couleur plus souvent que vous ne changez de chemise. Il n'existe pas et lui seul existe. Il oublie son nom même et jusqu'à son néant.

Il danse.

Troubadour somnambule, celui-là qui danse. Il connaît le chemin des toits (1). Il connaît d'autres chemins entre les constellations (2). Pour lui, les visages sont autant d'étoiles. Il danse et quand il se réveille, c'est chaque fois l'aurore.

Il joue. Il est capable de tous les coups durs. On sent qu'il joue, — hauts jeux d'ailes, — avec le feu, avec la mort, avec l'avenir de l'humanité.

En dépit des médecins et des commissaires, « il étend le champ de la poésie aux dépens de la voie publique. » (3).

Ses sens correspondent, communiquent entre eux, se renvoient la balle.

.....Il invente, il découvre un sixième, un septième sens.

...Il se coupe un doigt, le jette en l'air. Ce doigt retombe. Il va vous chatouiller, mademoiselle, et vous allez rire sans savoir pourquoi.

Fantômas est malade. Il vomit sur la victoire mécanicienne du XIXe siècle, qui est aussi le siècle de la musique.

Fantômas dévore plus vite que l'incendie les ailes d'avion en bois léger de Madagascar. Et après cela? Il fait l'amour comme Adam et Eve, à poil, comme les bêtes. Il dort, il rêve, on ne sait pas. Il écrit, peint, joue

---

(1) *Henri Heine.*
(2) *Louis Aragon.*
(3) *Gérard de Nerval.*

de la trompette. On ne sait pas. Il n'écrit pas. Il n'écrit plus. Il note. Il note *plus vrai que le vrai*. Il a élevé le fait divers à la dignité de matière lyrique..., etc., etc., peu importe, un grand vent venu de loin mêle toutes les choses.

Brusquement, au milieu de la route, Fantômas assassine un passant et s'évapore. Deux jours après, n'est-ce pas, il suit l'enterrement. C'est pour le cinéma, avec des larmes de glycérine. Un peu plus tard, il boit du vin à la porte du cimetière. Il trouve décidément que la vie a du bon, du bon vin. L'air est parfumé à la friture, au chrysanthème, au feu follet, à quoi encore ?

Brusquement, le verre de Fantômas tremble au bord de ses lèvres. La gorge de Fantômas est serrée par l'éternelle angoisse, vous savez : l'éternelle angoisse. Et Fantômas tremble, il se lève, il titube et il tremble, il tremble, ses cheveux tombent, le vent les emporte, quelques femmes de trottoir les recueillent, voilà tout et s'en font des bagues, voilà tout.

Lui, d'un pas machinal, s'éloigne. Une ombre marche à son côté. Est-ce une ombre ? Je vois deux Fantômas et je ne suis pas ivre. Non. C'est le double du personnage et son frère mystique, le nôtre aussi, agressif, sentencieux, brutal quelquefois. Ils vont se battre. Fantômas a pris son couteau. Laissons-le.

« J'ai vu venir des expirateurs de l'esprit, c'est parmi les poètes qu'ils sont nés. » Ainsi parlait Zarathoustra.

Marcel SAUVAGE.

in memoriam Jean Roque

Le peu que je connais, jusqu'ici, de l'œuvre de Jean Roque, dont maints fragments m'avaient, d'emblée, si puissamment séduit, par la belle vigueur et l'originalité de leur accent, avait fait naître en moi une vive curiosité d'en connaître l'ensemble. Elle demeure encore insatisfaite. De multiples malencontres m'ont empêché, en effet, d'aller voir les décorations de la mairie d'Arles, que j'avais l'espoir de visiter un jour avec lui-même. La critique a fait de cet important travail, il y a quelques mois déjà, dans les journaux marseillais, l'éloge le plus formel et sans aucun doute le plus justifié, le plus adéquat à mes intimes pronostics, à mes plus optimistes et enthousiastes conjectures.

D'accord avec M. Prieur, dans son bel article du *Petit Provençal,* M. Gavarry, dans son étude, également d'une si forte inspiration, du *Radical,* insistait sur la valeur et le charme individuel de ce bel artiste, dont la modestie et la noble tenue confraternelle étaient d'un si haut et si rare exemple, surtout en nos temps de puffisme abject et d'hypocrite nivellement! Elles témoignaient en effet d'une nature généreuse, admirablement fière et droite.

C'est avec le souvenir ému et impérissable de nos trop courtes relations personnelles que je me rallie, à tous égards, aux regrets unanimes qui accompagnent sa mémoire. Car il fut vraiment « un de ces hommes qui font aimer l'homme », comme disait Eugène Fromentin, en parlant à la fois du génie et de l'urbanité sans égale de celui que Delacroix appelait l'immense Rubens, — et qui demeure, en effet, le Maître des Maîtres...

Henry DE GROUX.

souvenirs

Marseille n'a pas fait à Jean Roque les obsèques qu'il méritait. J'entends bien qu'il n'était qu'un artiste, qu'il votait peu, qu'il ne jouait pas à la Bourse, qu'il était rude jusque dans ses tendresses meurtries, inapte à la vanité des poignées de mains et si sévère critique de lui-même, que, par respect pour cette sévérité, l'indulgence ne lui était pas familière.

Mais la Cité des Arts, qui faisait applaudir son renom à l'Exposition des Arts Décoratifs, l'été dernier, se devait d'encadrer le cortège des amis serrés devant cette tombe prématurée. Les honneurs que ne recherchait pas Jean Roque lui étaient dûs pour l'édification de la ville des grands marchands. Les Vénitiens audacieux dans le négoce pratiquaient ces élégances.

Des critiques d'art diront la technique de Jean Roque. Ce créateur va passer dans l'impitoyable laboratoire des analystes. Les collectionneurs avisés se féliciteront de sa renommée. La côte des arts enregistrera la montée des cours. Une société mal avisée répare comme elle peut ses négligences. L'injustice accordée au vivant assurera aux amateurs le bénéfice dont la mort se rit.....

L'énigmatique, le puissant, le divin rire,
Tu le verras flotter sur son masque de mort... »

Jean Roque ne savait pas rire. Quand il était gai, à Jouques, on voyait son masque d'eau-forte s'éclairer d'une lumière qui venait de derrière lui, du mystère de ses pensées, de ses rêves, de ses fièvres, de ses exaltations. Il connaissait l'ivresse silencieuse des longs cheminements dans les bois odorants qui bordent la Durance.

Un soir, la rivière étirait vers le couchant d'ocre son geste d'acier clair. Il y avait tant de silence sur la plaine brune et les côteaux violets qu'il demeura longtemps

immobile devant l'incomparable prestige. Je vis ses mains si fines glisser, inertes, le long de son buste haut. Le souffle de la nuit s'avançait. Une heure quitta le clocher de Jouques.

— « Fixe ce souvenir... » lui dis-je.

« Je n'oserai jamais... » répond-il. Jean Roque était un inquiet.

Il connaissait ce tourment magnifique de n'être jamais satisfait de son œuvre. Il vous montrait ses toiles avec des hochements de tête. Il posait sur elles le regard d'un étranger, mais quel regard! Un regard d'artiste qui ne se trompait jamais sur l'œuvre d'autrui, qui savait l'histoire de l'art, qu'un bibelot ne prenait jamais au dépourvu, ni une architecture, qui avait harmonieusement disposé les terrasses de sa maison devant ce paysage de Fiesole préparé par la Provence derrière la porte rouge crucifiée de clous noirs.

Que de subtils et chauds souvenirs je te dois, ami ! Il est encore trop tôt pour les rassembler tous ici. J'entends ta voix qui chantait de vieilles romances de Paris, ces airs du «Chat Noir» qu'on traîne après soi et qui font un bruit de feuilles sèches. Je me souviens des nuits où nous clamions des vers: Baudelaire, Samain, Leconte de Lisle, Verlaine, Emile Sicard, et, tout à coup, un jour, éclatant parmi nous, pour achever notre évasion des turpitudes quotidiennes, ces poèmes de Brauquier, où brûle l'encens des piétés toutes neuves, ces vers qui ont l'odeur du Vieux-Port, le rythme des balancelles et cette peau bistrée que le muscle enivré fait luire au soleil.

Maintenant, tes yeux ne voient plus, Jean Roque ! Voilà l'outrage. La beauté du monde ne survit pas aux yeux qui la contiennent. Il y aura d'autres yeux ouverts sur d'autres matins, sur d'autres soirs, sur d'autres aprés-midi, sur ce docker au travail et sur cette proue au repos. Il n'y aura plus tes yeux qui accaparaient les couleurs et les formes et nous les rendaient gonflées de ta vie intérieure. L'artiste qui s'en va nous laisse plus seuls.

Pierre Audibert.

Que vous êtes triste, Jean Roque,
Sur votre terrasse de Jouques
Mordue par le soleil d'été.

Le paysage est traversé
Par mille trouées de lumière.
Est-ce la sieste, ou la prière,
De la campagne agenouillée ?

Midi étale sa chaleur,
Comme un manteau de laine jaune,
Sur nos yeux et sur nos épaules.
Une auto passe sur la route;
Et, dans le silence, j'écoute
La puissance de votre cœur.

Comme vous êtes poignardé,
Par la souffrance téméraire
Qui vous jette au bas des terrasses,
Dans le vent et dans le soleil,
Sur le Vieux-Port de votre enfance,
Sonore comme un mât rompu.

LOUIS BRAUQUIER.

simple adieu

Jean Roque n'est plus. Il ne passera plus sous mes fenêtres, voûté comme un chargeur en fin de journée. Il ne traversera plus le Canal de la Douane en garant avec effroi sa chienne blanche. Le bon géant pâle, à tête de proconsul, ne m'abordera plus avec son inquiètude et son air d'exil.

Je l'ai connu tard, assez pour l'aimer ; car on ne s'attardait pas dans l'antichambre de Jean Roque: au premier coup d'œil, on était son ami ou congédié sans phrases. Cet homme aimait violemment jusqu'à l'angoisse, et tout prenait en lui des couleurs d'orage.

Pourtant, ce taciturne avait un beau sourire quand il nous accueillait devant sa porte. Peut-être sentait-il là mieux qu'ailleurs la bienveillance des choses et sa mélancolie fondait-elle dans le soleil, l'odeur de l'algue et la rumeur du port. Il nous questionnait, affectueux, et demandait toujours nos Cahiers, avant la date, à Charles Brun, son grand ami et le nôtre, qui l'assista jusqu'au bout. Ne voulait-il pas, sur son lit de mort, dessiner un dauphin qu'il nous avait promis?.....

Je l'ai vu, des soirs, triste, à la dérive, comme à la recherche de son âme. Je l'ai vu, passionné, comme un enfant et pâle de colère quand il défendait sa ville et son art, uniques amours depuis qu'il était seul. Il s'attablait parfois avec nous, devant le port, et nous parlait de cette voix inoubliable, aux caresses subites, au timbre jeune et qui haletait parfois dans l'ardeur. Il nous disait l'émoi des clartés sur l'eau qui palpite et son geste sobre évoquait alors de l'invisible.

Je ne l'entendrai plus, car nous l'avons conduit làbas, vers le silence. Mais le soir, chacun de mes pas, dans ces lieux qu'il aimait, réveille une ombre au coin des rues, sur le pont désert, sur le quai plus solitaire, et c'est en moi comme un bruit de heurtoir dans une maison vide.

Jean BALLARD.

Jean Roque

Pourquoi ne le reverrai-je plus ? Quelle destinée pèse-t-elle donc sur les hommes, pour qu'un jour tout soit fini, que la laconique dépêche d'un journal du soir ne fasse plus soudain d'une amitié très chère qu'un souvenir parmi tant d'autres ? Intense tragédie de l'instant où l'on doit faire part de la vie et de la mort. Et déjà, pliant machinalement la feuille, je cherchais à me convaincre de la perte que je venais d'éprouver, à la tenir désormais pour réelle, irrémédiable, à m'y habituer.

Je ne reverrai plus Jean Roque. Comme tout s'en va, comme les liens les plus étroits et les plus précieux se détachent vite, quand l'espace et le temps semblent les avoir détendus ! Mais aussi, comme à les moins sentir, on s'était mieux persuadé de leur présence, désormais pénétrée dans notre esprit pour n'en plus jamais sortir ! Jean Roque était parmi les rares amis qui me soit restés à Marseille. Je le voyais à chacun de mes voyages. Il s'inquiétait de Paris, qu'il aimait quand il l'avait déserté. Mais comme il préférait sa ville, comme il s'y sentait chez lui, dans ce grouillement incomparable de vie, auquel il mêlait sa curiosité toujours tendue, son appétit de force, son besoin de se fuir lui-même, quand le souvenir d'une perte très chère l'obsédait comme un cauchemar !

Marseille, c'est toute son œuvre. Un homme qui l'a si puissamment adorée ne peut pas laisser dans nos mémoires autre chose que cette âpre sincérité qui l'a toujours guidé. Je l'aurai connu douze ans. Jamais il n'a peint qu'avec sa grande âme d'artiste, jamais il n'a rien sacrifié à ce qu'il savait être la vérité.

Aujourd'hui ,Jean Roque n'est plus. Devant mes yeux, sa haute stature me rappelle, ce soir, de belles heures d'amitié. Il était parfois morose, semblait séparé de la vie, de la gloire. Mais jamais il ne le fut de son art.

Ainsi s'en vont ceux que nous avons aimés. Et ce ne sont pas des phrases qui pourraient ressusciter un aussi cher souvenir.

Sur la tombe de Jean Roque, à peine refermée, je n'aurais voulu déposer qu'un douloureux silence, et la mémoire de tout ce que je lui dois de beau, de sincère, d'émouvant dans l'Art qu'il a si sobrement et si sûrement servi.

Maurice BOURDET.

Jean Roque de Marseille

Il ne frappera plus à ma porte, voisine de celle de son atelier, le peintre ami, puéril, brutal et grand :

« Brauquier, venez voir. »

Dans la salle sans fenêtre, posée contre le ciel, où les panneaux qui sont aujourdhui à la Mairie d'Arles, couvraient les murs d'images à peine nées et déjà puissantes, il peignait comme on se bat.

L'avis de l'amitié, il le voulait jusqu'à la colère. Jean Roque tremblait devant sa peinture. Cet homme du Port, robuste comme un navire, au beau visage sombre, portait un tourment plein de valeur.

Il était de la grande race. Insatiable, jamais rassuré sur sa perfection.

Une obscure bagarre se dessine en noir sur le fond de son œuvre. L'art social et l'expression de la force pure, se heurtaient dans son désir de tout réaliser.

Il a honoré Marseille: il l'a défendue. Ses amis, les riverains du Canal de la Douane qu'il a sauvé, ne l'oublieront plus dans ce paysage grave dont il a été l'âme passionnée.

Il méritait de vivre dans une haute époque par sa violence et son amour.

Un grand peintre est mort.

Il y a un absent dans le rare cercle de l'amitié de Marseille.

Mais une ombre vient prendre sa place dans notre cœur et son vrai visage pour l'éternité.

Louis BRAUQUIER.

portrait de Jean Roque

L'artiste original ressemble toujours à son œuvre. Rembrandt était un anachorète mélancolique et fastueux; Raphaël avait le visage radieux de ses anges et la grâce légère de ses vierges; Goya était un truand-gentilhomme; Ingres, un bourgeois subtil et le père Corot conservait dans ses yeux toute la sérénité des crépuscules virgiliens.

Jean Roque, comme ses tableaux, offrait un prodigieux mélange de puissance et d'inquiètude. Son extraordinaire sensibilité qui lui avait apporté tant de déceptions, de découragement et de dégoût, avait fait de lui un ami adorable et malheureux qui cachait sous une apparence de force l'âme la plus délicate que j'aie jamais rencontrée.

Il avait choisi, pour y vivre, la ville la plus admirable et la plus décevante qui soit au monde: Marseille, dont il aimait le mouvement et la couleur. Sa misanthropie exquise ne fit que s'accroître au commerce des égoïstes et des jaloux qu'il ne pouvait manquer de rencontrer sur son chemin — ce chemin caillouteux et rude qu'est la vie d'un artiste.

Ses admirateurs étaient nombreux, mais ses amis étaient rares, car il exigeait d'eux qu'ils fussent pleins de dons exceptionnels, et différents des autres hommes.

Pour nous — ce petit groupe attristé qu'un injuste caprice de la Mort a réuni aujourd'hui sous un funèbre titre — l'âme de Jean Roque était comme une maîtresse très belle, très douce, mais aussi très susceptible, que nous devions entourer de ménagements infinis, afin de ne lui causer nul tourment.

Cette perfection, que l'artiste recherchait en ses œuvres, l'homme la désirait aussi chez ses amis. Quand il était devant nous et qu'il s'efforçait de lire nos pensées avec ses petits yeux sombres que la mélancolie, si souvent assombrissait, nous tâchions à lui donner de nous-mêmes l'image la plus nette et la plus claire. Nous savions que cette âme hypersensible percevait jusqu'à l'imperceptible et que la moindre distraction dans nos propos pouvait jeter en elle le plus grand trouble.L'âme de Jean Roque était un beau lac aux eaux pures que le moindre souffle du vent transformait en mer agitée — un lac calme et sans rides, où nous faisions tomber parfois, sans nous en douter, une petite pierre maladroite qui faisait de grands ronds de tristesse.



Ce bel artiste du Quattrocento, au pur et lourd profil de Borgia, estimait que l'équilibre doit être la première qualité d'un tableau. Courbet lui avait enseigne la majesté robuste des volumes bien ordonnés. Les premières œuvres de Roque sont fortes, sobres et étrangement poignantes. Il semble que ce romantique — avant de s'abandonner tout à fait à sa vraie nature enthousiaste — ait voulu se plier aux dures leçons de quelque intraitable Malherbe de la peinture. Longtemps, Roque a peint avec de la « boue », pour employer son expression, mais il savait bien qu'il ne tarderait pas à s'évader de cette formule austère, sombre et volontairement classique, qui exprimait si imparfaitement, somme toute, sa personnalité vibrante de latin.

Les Flamands qu'il avait étudiés chez eux, lui avaient révélé le miracle de la lumière et les ressources infinies du clair-obscur.

« Un mur aveuglant de soleil, voilà une œuvre! me dit-il un jour. Seulement, pour bâtir son mur, il faut parfois une vie de travail... »

Jean Roque est parti au moment même où il allait pouvoir réaliser son rêve.

Les cinq panneaux pour la mairie d'Arles — sa dernière œuvre — semblent résumer l'effort de toute sa vie.

Regardez d'abord cette Camargue au vaste silence, où veille, pensif, le gardian dont la silhouette immobile de statue équestre se découpe sur un ciel en grisaille.

Regardez ces taureaux si nobles de lignes et d'attitudes et si sobrement traités. Ne vous rappellent-ils pas ces superbes bêtes vouées au sacrifice que l'on voit sur d'antiques bas-reliefs et qui semblent toutes pénétrées de leur divine mission? La première manière de Jean Roque est dans ces deux panneaux, encore qu'ils ne soient pas enveloppés de cette lourde pénombre d'orage aux phosphorescences verdâtres que nous trouvons dans ses premières œuvres.

Regardez maintenant sa Vénus d'Arles diaphane et éblouissante comme un marbre. Cette fois-ci, Roque a touché au but. Ce morceau là était un tour de force audacieux, où l'on pouvait se casser les reins. Mais l'acrobate est souple. La Vénus de lumière et son paysage primitif à la Fra Angelico sont terminés. Dans un coin de l'atelier, Jean Roque, noir et blanc comme un bois gravé, voûté comme un vieux lutteur, caresse d'un geste gracieux sa joue blême, de ses beaux doigts bagués. L'œil brille dans sa caverne profonde. Jean Roque est content: il a bouclé sa boucle, le soleil s'est levé sur son œuvre...

CARLO RIM.

le cœur de Jean Roque

Jean Roque, je l'ai connu, il n'y a pas longtemps. Il n'y a pas assez longtemps. L'été passé. Il venait d'achever ces panneaux décoratifs qui sont la gloire de la mairie d'Arles. J'allai, pour mon journal, le voir, les voir,

dans son atelier. C'était à tous les bons dieux. Je veux dire très haut. Au suprême étage d'une de ces vieilles maisons du quai du Canal.

Ce fut, qui m'accueillit, un grand gaillard, épais d'épaules, beau de visage. Des yeux, une bouche habités par l'intelligence, la bonté. Dès le premier regard, dès la première parole, je l'aimai. C'est Jean Roque qui m'a fait croire au coup de foudre.

A vrai dire, je l'avais déjà vu. (C'est bien le mot : connu, n'est-ce pas, que j'écrivais tout à l'heure ?) Mais parmi tant d'autres, et dans une salle de brasserie, un jour qu'il s'agissait d'organiser la défense d'un coin chéri du vieux Marseille. Lui, ne m'avait sans doute pas même remarqué.

Le voici donc chez lui, dans cette vaste chambre haut-perchée en plein ciel de juin. Il est en manches de chemise, la pipe au bec. Toute la Provence l'entoure et le fête, par lui clouée aux quatre murs. Bon garçon, bon enfant, si simple, si doux, si modeste, il m'en fait les honneurs. Tout l'honneur est pour moi.

Ici, aujourd'hui, je ne veux point parler de l'artiste. Je l'ai fait ailleurs et naguère. D'autres le font encore autour de moi, qui s'y entendent mieux.

Jean Roque est un bel, un pur, un grand artiste, c'est entendu. Il honore Marseille et la Provence. Il leur a restitué leur vrai visage qui est noble et grave. Il est, parmi les plus hauts, à sa juste place, entre le parisien Corot et le lyonnais Puvis.

Je parlerai de l'homme.

Chez lui, l'homme dépasse encore l'artiste. Cela paraît peu possible. Cela est, cependant. L'homme est illimité. L'artiste, non. L'artiste peut atteindre à la perfection. C'est le cas pour Jean Roque. L'homme est perfectible à l'infini. Il n'y a pas de chef-d'œuvre de Dieu. Jean Roque n'est qu'une belle réussite. On les compte.

Hé quoi ! dix mois à peine ont suffi à mon jugement ? Et moins encore. Quelques heures. Car, depuis, je ne l'avais plus revu. Si, pourtant. Peu de jours avant sa mort, à l'enterrement d'un commun camarade. Nous

avons lié nos mains, échangé des mots lourds devant une tombe ouverte. Il paraissait gêné dans ce cimetière. Comme un qui s'est trompé de jour, qui arrive trop tôt, qui se trouve intrus. Il ne se sentait pas encore tout à fait chez lui.

Quelques heures, ainsi, me l'ont tout entier découvert. Certes, il y avait mis du sien. C'était peu, pourtant, dans sa manière. On m'avait dit : « Un ours, un sanglier, la hargne faite peintre. Il ne veut rien voir, rien entendre, ni personne. Il vous recevra comme chien en jeu de quilles ». Il m'a accueilli comme un jeune frère. Je n'en revenais pas. Je redoutais quelque mystification. Car c'était vrai, un peu, ce qu'on disait de lui. Lui-même en convenait, s'en faisait presque gloriole. Ours, donc, mais bien léché. Sanglier, mais avec quel beau cœur au milieu ! Le cœur est de tous les organes celui qui se cache le plus facilement. Un froncement de sourcil, une rude parole, une épaule haussée, et ni vu, ni connu. « Quelle brute ! ». Moins que vous,qui avez un cœur et le montrez. Qui avez *un cœur pour ne pas comprendre.*

Jean Roque comprenait avec son cœur. C'était un garçon fort intelligent. Il comprenait tout. Sauf le mal. Sauf la jalousie, les petites intrigues, les grosses saletés. Sauf le mensonge, la veulerie. Les veules, les menteurs, les gros salauds, les petits intrigants, les jaloux, ne le lui pardonnaient pas. Le lui ont-ils seulement pardonné, aujourd'hui ? Qu'importe, d'ailleurs. Vivant, Jean Roque les méprisait, les ignorait. Et mort, donc ! A quatre pieds sous terre, on n'entend plus les chiens.

Mais tout ce qui est grand et bon et beau, comme il l'aimait ! Il fallait l'entendre parler de son métier, de sa famille, de ses amis. La tendresse lui ruisselait des yeux, des lèvres. A faire pleurer.

Il fallait l'entendre parler de sa femme. Elle venait de mourir. Quelques mois, quelques ans auparavant, je ne sais. On eût dit que c'était la veille le jour même. On eût dit, bientôt, qu'elle n'était pas morte. Elle vivait en lui. Au service de la pieuse évocation, il faisait donner toute sa puissance, tous les dons qui le comblaient.

Mais voilà, qu'à son tour, la morte l'appelle près d'elle. Il y va. C'est la règle du jeu.

Et cela, j'en suis sûr. Au lendemain de sa mort physique, au choc de l'atroce nouvelle qui nous arrivait comme un coup de couteau dans le dos, j'écrivais: «Il meurt de la mort de sa femme.» On m'a dit: « Pensez-vous! Il est mort de l'albumine, d'un kyste, de ceci, de cela ». Crétins ! Un Jean Roque, à quarante-cinq ans, ne meurt pas de ceci, de cela. Il meurt du cœur. Et je n'entends pas d'une endocardite. Il meurt parce qu'il a le cœur trop grand pour cette vie.Diagnostiquez: rupture d'anévrisme. Je dis: rupture d'équilibre entre lui et vous. Entre lui et nous, si vous voulez.

Paul GAVARRY.

mon ami Roque

Une nuit Jean Roque me fut présenté. Massif et lourd, gêné dans sa promenade que j'interrompais, il me serra gauchement la main. Il fut poli, sans plus. Jean Roque ne se liait pas facilement. J'avais à peine eu le temps de fixer dans mes yeux cette belle figure pâle ou brillait l'éclair d'un regard très doux et très triste.

Puis ce fut un matin sur ce Vieux-Port qu'il a tant aimé. Il était plus expansif. Ses grands bras s'agitaient comme pour brasser le ciel et la mer. Un nom de peintre vint sur ses lèvres, et il parla de son art. Car il était bien à lui *son art*. Il ne travaillait pas dans la joie, mais chaque trait fixé se posait sur mille lignes esquissées, chaque teinte était la résultante de nombreuses recherches. Son inspiration était toute intérieure, jamais il n'improvisait sur toile.

Une amitié très douce naquit. Je voyais souvent Jean Roque et il semblait qu'à chaque rencontre il reculait. Il était d'une pudeur maladive pour ses amis. Lorsqu'on le complimentait, il haussait les épaules, la confiance

qu'il apportait dans la peinture ne franchissait pas le seuil de son âme. Il en parlait, comme si Lui, l'évocateur de tant de paysages familiers, n'eut peint de sa vie.

...Et puis ce furent des dîners d'amis, des dîners où nous étions au tour de Jean Roque, Georgette et Louis Brauquier, Pierre Audibert, Charles Brun, Carlo Rim, Jean Roque, François Prieur, Louis Roux, Jean Ballard, ma femme et moi, chaque mois nous réunissait, et chaque fois, nous pouvions voir la haute silhouette de Jean Roque se pencher vers nous : nous pouvions voir son doux visage s'animer, sourire, je revois toujours le visage souriant de Jean Roque. J'aimerais dans ces quelques lignes maladroites, dire combien m'était doux son rire, parce qu'inattendu. Nous avons connu ces heures ou le grand artiste qu'il était rejoignait le jeune homme insouçiant qu'il avait été. A ces moments, il se refusait à penser, peinture ou art. Il goûtait les joies trop rares de la vie, à ces minutes où l'on se sent léger, débarrassé de tout souçi.

...Une après-midi d'été, au milieu de son atelier — jouant avec son fox *Kate* — il me montra les fresques qui sont aujourd'hui en Arles. Il suivait sur mon visage la trace de mes sentiments. Car lui qui peignait égoïstement — j'entends ne suivant que son idée, sans faire de concession à la mode, au snobisme — n'avait qu'un souci l'œuvre terminée, être compris.

... Un soir je l'ai revu dans un Music-Hall, de loin il me salua... quelques jours après il tombait malade.

...La mort m'avait précédée à son chevet.

... Le corps de Jean Roque s'en alla sous le crèpe noir bardé d'argent. Par un gris matin d'Automne, j'entendis la plainte du cercueil roulant sur les gravas. Une tristesse infinie m'étreignit.

Je n'ose pas me répéter que Jean Roque est mort ! Je n'y crois pas encore. J'ai parfois la tentation d'aller vers les lieux ou j'étais accoutumé de le voir... on ne meurt pas comme ça.

Il y a quelques jours je regardais au Musée de Nice ses « *Chevaux à l'Abreuvoir* » et j'ai compris que Jean

Roque n'était pas mort. Jean Roque laisse des œuvres qui prolongent sa vie au delà des limites de la vie stricte.

J'ai l'impression que mon ami est parti pour un très grand voyage, et qu'il a décidé de ne plus peindre.

Pierre HUMBOURG.

mort de Jean Roque

Nous reproduisons ci-dessous les lignes sobres, mais toutes vibrantes d'une amitié que la froideur nécessaire du style de journal ne parvient pas à dissimuler, parues au lendemain de la mort de Jean Roque dans le Petit Provençal, *sous la signature de François Prieur :*

Ce n'est pas seulement l'artiste que nous pleurons, Jean Roque ne comptait que des amis. Il était le nôtre, un grand ami charmant et sûr, et notre émotion est trop forte pour que nous puissions parler à présent de lui comme il le faudrait.

C'était un grand et probe artiste, un de nos plus beaux peintres provençaux. Il disparaît à l'âge de quarante-cinq ans, en pleine force, en pleine possession de son talent, en plein travail. Jean Roque avait peint récemment, pour la salle d'honneur de la Mairie d'Arles, d'admirables panneaux dont il a été longuement parlé ici. C'était un des trois ou quatre très beaux talents d'aujourd'hui dont la Provence puisse être fière.

Il existait, semblait-il, une relation entre l'aspect physique de ce grand garçon solide et doux et ce qu'il peignait. Pour ce peintre si ardemment épris de la nature, de la vie, pour ce peintre souvent virgilien, ce n'était pas au printemps que l'année était belle: il aima toujours la surprendre à certaines heures d'octobre. Il n'exprimait pas une Provence joyeuse et brûlée de lumière, mais une Provence grave et pensive, puissante et douce, enveloppée de je ne sais quelle raison, soumise à je ne

sais quelle mesure. D'un réalisme qui rappelait, sans imitation, celui de quelques maîtres — Courbet surtout — il laisse des œuvres puissantes, sobres, où l'on sent une fougue contenue. Sobriété, force, harmonie, c'était là les traits essentiels de son style et ils se révèlent dès ses premiers tableaux, dès ses *Porteuse de Goëmons* (1908) et ses *Chevaux à l'abreuvoir* (1909) qui sont au musée de Nice.

hommage à Jean Roque

Tout homme de sens droit qui a eu le bonheur de fréquenter J. Roque seulement quelques mois, a pu le connaître sans difficulté, tant étaient manifestes et sa loyauté, et sa franchise, et les élans de son cœur. Je l'ai connu plus de trente ans, toujours constant dans ces qualités supérieures, qui sont les pires défauts aux yeux de la vanité prétentieuse; car il ne convient pas d'être loyal avec tous, ni de dire la vérité ni de laisser exploser ses enthousiasmes.

Un certain orgueil chez Roque paraissait faire pièce à la bonté qui dominait en lui. Ce n'était qu'une apparence: cette bonté fut toujours son plus haut sommet et cet orgueil une manifestation de la valeur qu'il *voulait* se reconnaître, mais dont il ne *pouvait* cesser de douter, tant il admirait les maîtres de la peinture et plaçait à son altitude le grand art auquel il s'était voué tout entier.

— Penses-tu que j'aie du talent?

— Tu es un grand peintre!

— Crois-tu ?...

Ainsi, ce bon colosse, que le doute penchait, au masque si souriant et si doux, à cause de ce doute même, n'avait d'amertume que pour lui.

Jean Roque est à la fois toute mon admiration et toute

mon amitié. Je l'ai suivi dans sa vie, assistait durant sa maladie. J'ai pleuré sa mort. Ces pleurs n'étaient pas encore convertis en souvenir que, plus amers, hélas ! ceux de ma bonne et vieille mère, ravie à mon affection, au lendemain de la Noël, sont venus se mêler à ceux déjà paisibles de mon très cher et parfait ami.

Louis Roux.

A nos Lecteurs

Dans certaines revues où règne un bon esprit de famille, il est coutume de parler au lecteur comme à un ami. Ce dernier est l'interlocuteur muet qu'on met en ses confidences ou dont on prend conseil hypocritement, se sachant d'avance approuvé.

Nos amis nous rendront cette justice que peu de modifications véritables n'ont été apportées dans cette maison ouverte à tous, sans qu'ils n'aient été longuement pressentis. Pourtant il nous est parvenu l'écho de certaines surprises: on a cru le vieux Fortunio *mort, traitreusement assassiné par les* Cahiers du Sud, *embusqués dans l'ombre. Lui si modeste en ses allures et menant peu de bruit, on a supposé qu'il avait provoqué des convoitises, des ardeurs de conquêtes et qu'il cédait à un coup de force. D'autres, mieux renseignés, ont fait savoir qu'amolli par la vue de l'or, il s'était laissé tout doucement acheter un soir de musique, au bord de la mer: des trafiquants bronzés avaient dupé son ignorance et sa pauvreté et l'avaient chassé, pourvu de douteuse finance.*

Et c'est ainsi qu'on répandit le bruit de sa disparition; on parla évasivement de sa mort. Il est temps de la démentir. Mais si Fortunio *se cache sous l'état-civil des* Cahiers du Sud, *quelle raison l'y poussa? Si le lecteur ne l'a déjà deviné, nous allons le lui dire : Une revue se développe comme tout organisme vivant et le titre choisi*

voilà treize ans par de jeunes écrivains mussettistes lui devient ce que sont devenues nos culottes courtes à nos pantalons d'aujourd'hui. Fortunio, *c'est d'abord un âge — que nous n'avons plus — un état d'âme où la naïveté domine — qui n'est pas un trait de notre époque — c'est aussi un lyrisme dont la pétulance ne va guère à nos cœurs plus soucieux, plus graves. De nombreux problèmes ont fait éclater les fronts de dix-sept ans, à cette forme nouvelle de notre âme il faut un cadre plus large et moins défini.*

Le titre de Cahiers du Sud, *s'il n'exprime pas toutes ces choses, précise du moins une volonté : celle d'abriter un tempérament qui est celui de notre groupe et de la plus grande partie de nos lecteurs. Il accueille par son vague sens géographique toutes les tendances, les conceptions esthétiques et autres des esprits de vastes contrées qui entourent et prolongent Marseille. Il peut refléter tous les gestes de ce débat trouble, où se cherche l'âme moderne et, modérant la hardiesse par la clarté, il put accorder les soi-disant excès de la plus aventureuse pensée avec ce tempérament, où l'élément latin domine et reste toujours maître de l'ensemble.*

D'ailleurs, ce n'est pas un titre de « guerre », un cri de ralliement qu'il nous fallait, mais l'enseigne d'une bonne demeure, où l'hospitalité la plus large put être offerte à quiconque la demandait dignement. Il faut bien qu'on sache que ce titre est à peu près le seul changement opéré dans cette revue. Les collaborateurs anciens n'en sont pas absents et les nouveaux sont depuis longtemps nos amis ; ce n'est pas notre faute s'ils ont cédé si tard à nos conseils. Les idées que l'on croit récentes cheminaient en nous depuis longtemps, depuis qu'ayant regardé hors de la

ville, nous avons appris toute la force que sa situation lui confère et qu'elle doit exercer. Chaque cité est un cœur du monde. Pourquoi le nôtre ne battrait-il pas d'un rythme plus large, mieux entendu? Pour cela, il faut porter le plus loin possible le bruit de ses battements, être nous-mêmes, au carrefour de tous les échos, un écho de la ville vers les hauts-lieux de l'esprit.

Cette expansion, nous la poursuivons :

Dans la Revue, en y intéressant les lettrés de tous pays par des articles à portée générale, en faisant place aux littératures étrangères, traductions, bibliographie, revues de l'étranger, en réduisant la partie locale aux seuls efforts originaux, quittes à nous brouiller avec bien des amis, en indiquant l'éveil d'un mouvement intellectuel à Marseille encore embryonnaire, inorganisé, qu'il faut étendre et conduire.

Hors de la Revue, par sa diffusion la plus complète, par l'accroîssement de son programme, par sa prospérité matérielle. La Revue possède déjà des éditions qui recueillent le meilleur d'elle-même, en collections de « La Critique », « les Poèmes », « les Nouvelles » et qui s'enrichiront bientôt des plus grands noms. Elle étudie un projet de conférences qui ne seront pas une réplique aux Amis des Lettres, *mais complèteront leur belle initiative. Elle pense encore à certaines lacunes dans la sphère du livre ou celle des arts, qu'il faudra bien combler un jour.*

Ce programme, elle en porte au loin les grandes lignes, les volontés. On doit savoir qu'à l'heure actuelle, les Cahiers du Sud *sont lus partout. Expression d'un port, ils le prolongent sur les routes d'eau et sur les continents; ils sont en lecture dans le salon de tous les grands paquebots quittant Marseille, et ce n'est pas notre moindre plai-*

sir que d'en recevoir l'écho venu d'Haïphong, Nouméa ou Tananarive. Ils se trouvent dans les bibliothèques publiques des grandes villes et de groupements considérables en France et à l'étranger. Ils sont reçus en place d'honneur par tous les grands palaces de la côte. Nous pouvons dire que, par leur tirage et leurs services, ils sont, après les grandes revues parisiennes, la plus importante de France et la mieux lue. On saura la considération qui les entoure quand nous aurons dit que, représentés au Congrès des écrivains de France par nos amis d'Aubarède et Bourguet, ils firent prévaloir tous leurs points de vue.

On nous excusera de nous étendre si longuement sur ces choses, mais il faut, pour mesurer l'étendue de notre effort, qu'on sache comment et où il se prolonge; il est utile que le lecteur qui vit notre naissance sache notre développement: on ne voit plus les gens avec qui l'on vit, on ne pense pas qu'ils grandissent.

Notre ambition, on le voit, très légitime, a seule modifié notre titre, car rien n'est plus normal, dans l'évolution des choses, que la marche de Fortunio *vers les* Cahiers du Sud. *Nos abonnés l'ont bien compris, qui nous ont renouvelé unanimement leur confiance. Ils savaient que les mêmes esprits demeuraient à la tête de la revue, agrandie et consolidée, et pleins de sympathie, de curiosité pour la progression de l'œuvre, ils la suivent pour voir où elle nous mène.*

Qu'ils soient remerciés. A notre tour, nous les assurons qu'elle est très viable ainsi et ne demande qu'à s'étendre et s'amplifier par des contrats de plus en plus nombreux, une culture plus haute. Elle sera digne de la confiance qui lui est témoignée et reconnaissante davantage si cette

confiance, devenue de l'amitié, pousse chacun de nos abonnés à lui apporter l'abonnement d'un ami, surtout résidant hors Marseille. Il est facile de juger l'accroîssement de force qui lui viendrait par ce beau zèle.

Et pour terminer cette causerie de famille, nous vous adressons, chers lecteurs et amis, les vœux traditionnels et souhaitons, puisque toute paroisse prie pour le saint qui la protège, que vous ne cessiez pas de nous protéger, n'étant point des saints.

Jean BALLARD.

N. D. L. R.

Les nombreux témoignages d'admiration et d'amitié qui nous sont parvenus à l'occasion de la mort de notre grand ami le peintre Jean Roque, témoignages accusant la valeur de l'homme et de l'artiste que nous avons perdu et où on lit des noms comme Henry de Groux et Pierre Audibert, nous ont, à notre grand regret, contraint de renvoyer à notre numéro de février une abondante copie.

Des articles très importants, tels que le remarquable fragment du *William Blake* de Marcel Brion, et la chronique de la *Poésie* due à Léon-Gabriel Gros, celle de la *Peinture*, d'Herrem, sont restés sur le marbre, pour les nécessités de la mise en page. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de cette mutilation du sommaire, à laquelle un événement aussi cruel pouvait seul nous réduire.

Chroniques

LETTRES ETRANGERES

JEAN-PAUL RICHTER

Jean-Paul Richter a fait longtemps figure d'oublié en France, même parmi les lettrés et il a fallu l'occasion du centenaire de sa mort pour réveiller l'attention des critiques. Pourtant il n'est pas d'oubli plus injuste, car Jean-Paul — comme on l'appelle d'ordinaire en Allemagne — est, en réalité, un des poètes du Romantisme, le plus romantique d'ailleurs des Romantiques, et sa place dans la littérature mondiale est tout à fait exceptionnelle. Il a eu la malchance d'être le contemporain de Gœthe et l'ombre qu'étendait autour de lui le gigantesque auteur de « Wilhelm Meister », a effacé des écrivains de grand talent auxquels un voisinage moins dangereux eût laissé toute leur valeur. Jean-Paul qui a connu une grande célébrité dans son pays natal a peu rayonné au-delà des frontières. Cela tient au caractère de son œuvre, si spécifiquement de son temps et à la richesse extraordinaire de sa langue qui la rend très difficile à lire et à traduire. On a même publié en Allemagne un Dictionnaire du vocabulaire de J.-P Richter, et cet ouvrage n'est souvent pas superflu. La sphère d'action est donc assez restreinte, mais en revanche il a gagné un public de lecteurs enthousiastes et fidèles et une gloire que l'avenir augmentera sans cesse. Carlyle, qui fut un de ses premiers et de ses plus fervents admirateurs étrangers, écrivait, en 1827 : « Quelle voix céleste s'est tue !... »

Et ce jugement sera, espérons-le, ratifié par la postérité.

Jean-Paul Richter est né à Wunsiedel, près de Bayreuth, en 1763 Il était fils d'un modeste professeur de gymnastique devint ensuite pasteur à Schwarzbach. D'une intelligence très vive, avide d'apprendre et de connaître, il lit tout ce qu'il trouve. Comme il est pauvre et ne peut acheter de livres, il copie ceux qu'on lui prête ou en fait de longs extraits, dont il remplit d'innombrables cahiers. Lecteur infatigable et universel il apprend à Schwarzbach le latin, le grec, l'hébreu et la théologie. En 1871, il part pour Leipzig où il entre à l'Université et y étudie aussitôt en même temps l'histoire, la littérature et la philosophie, tout en continuant ses travaux de théologie dans lesquels il incline avec un esprit ironique et sceptique, vers les charmes de l'hétérodoxie. Son père étant mort, les affaires de sa famille se trouvent sérieusement embrouillées, sa mère tombe dans la misère et lui-même connaît alors la plus douloureuse pauvreté. Il la supporte joyeusement, conscient de sa richesse et estimant que la misère est moins dangereuse, pour l'esprit, que la fortune. A Leipzig, à Haf, il vit avec sa mère dans une seule pièce, il ne possède pas de livres, mais seulement ses nombreux et gros volumes d'extraits manuscrits, traitant de tous les sujets possibles et aussi les ébauches de ses premiers livres. Par raison d'économie, et aussi, prétend-il, de goût et de santé, il adopte un costume étranger qui scandalise les bourgeois. Il se promène sans perruque, la chemise ouverte, à la grande indignation des philistins, choqués de le voir apporter autant d'originalité dans ses vêtements que dans sa pensée. En 1793, il publie « Die unsichtbare Loge », qui fut son premier succès,confirmé par celui qu'obtint, en 1796 « Hesperus », un de ses plus beaux livres, rayonnant d'énergie intellectuelle, de noblesse, de cœur, de tendresse pour les hommes et la nature. Gleim, qui avait alors 80 ans et qui était, par son âge et par sa pensée, si loin de Jean-Paul s'enthousiasme et le salue du titre

de « Génie divin ». Du même moment la critique s'éveille et s'intéresse à ce jeune écrivain qui apporte dans la littérature un accent si original et si nouveau. En 1796, sa mère meurt. Il se met alors à vagabonder à travers l'Europe pendant quelques mois, puis il revient en Allemagne, où le duc de Hilburghausen le nomme conseiller de légation. Fort de ce titre officiel et de sa renommée qui s'étend, il épouse à Berlin en 1798, la fille d'un professeur de médecine, conseiller privé de la Cour de Prusse. Puis il va habiter Weimar où se trouvent réunis les plus grands écrivains de l'époque. Il sympathise peu avec Gœthe. Il rencontre Schiller qui le trouve « étrange comme un homme tombé de la lune. » Il s'attache davantage à Wieland, à Herder, dont il écrit : « Si Herder n'était pas un poète, il était quelque chose de plus, un Poème ». C'est à Weimar qu'il écrivit « Titan », publié à Berlin en 1800, et qui est, comme il le déclarait lui-même, son chef-d'œuvre. Ce livre étonnant contient une substance extraordinaire, une foule d'idées qui suffiraient à nourrir d'innombrables romans, les trésors d'une imagination sans contrainte qui se dépense avec une prodigalité joyeuse. A la même époque paraissent les « Flegeljahre », si intéressants par leur caractère autobiographique. Jean-Paul avait déjà publié dans le courant des années précédentes « Siebenka », « Quintus Fixlein », « Jubelsenior » et son inlassable puissance créatrice ajoutera plus tard à ces livres « Leben Fibels », « Katzenbergers Badereise », « Scheluzle's Reise nach Flatz » — et je ne cite que les titres les plus importants dans l'œuvre immense de Richter.

Le Prince Primat de Dalberg, qui jouait alors le rôle du grand prélat protecteur des artistes et des écrivains, lui accorde en 1802 une pension, qui sera payée ensuite par le roi de Bavière et qui lui assure une vie confortable. Il retourne alors dans la région où s'est écoulée son enfance, il s'installe à Bayreuth dont il aime les paysages et la douce quiètude. Il vit très simplement avec ses trois enfants, travaillant avec tant d'ardeur qu'il négligeait parfois de manger pour ne pas s'interrompre. Il

écrit alors son « Introduction à l'Esthétique », « Levana », une étude sur l'éducation et une multitude d'ouvrages sur les sujets les plus divers. En 1821, il a la douleur de perdre son fils unique et dès ce moment lui-même tombe malade. Sa vue s'affaiblit, il devient presque aveugle et pourtant il écrit encore, il supporte courageusement ses souffrances et les raille avec une douloureuse ironie. Lorsqu'il mourut, le 14 novembre 1925, il travaillait à un livre, son sujet favori, l'immortalité de l'âme qu'il avait dèjà traité dans son « Kampaner Thal », mais sur lequel il ne cessait de revenir. On porta l'ouvrage inachevé sur son cercueil, au cimetière et on l'enterra avec lui.

Son œuvre, d'une richesse déconcertante, est assez difficile à classer. C'est celle à la fois d'un poète d'un philosophe et d'un romancier. Ses livres ont parfois des titres extravagants comme « Récréations biographiques sous le crâne d'une géante », « Les Procès du Groenland » ou encore « Extraits des Papiers du Diable ». Une fantaisie débridée l'emportait sans contrôle. Je ne dirai pas qu'il écrivait tout ce qui lui passait par la tête, mais je ne connais pas une œuvre qui soit comme la sienne spontanée et moins composée. Il oublie souvent son sujet pour se livrer aux digressions les plus inattendues qui nous irritent à la fois et nous enchantent. C'est là ce qui fait l'extraordinaire jeunesse de ses livres, où nous voyons déborder un tempérament puissant et sain, une intelligence rapide, une imagination indomptée qui, par sa folle luxuriance d'images et d'idées, donne l'impression d'une forêt-vierge. Vaste, confus, sans choix, sans « goût », il mêle des pages d'abandon lyrique à de longues considérations didactiques, à des récits inutiles et délicieux. Il invente une langue bizarre, pleine de mots qu'il fabrique parce qu'il en a besoin. Il interrompt soudain une histoire pour suivre des incidences qui l'entraînent à vagabonder bien loin de son sujet. L'aventure la plus simple est coupée de prolégomènes, de discussions sur l'esthétique ou la morale, diffusions poétiques. Ses défauts, qui peuvent exaspérer un esprit

« latin », sont l'excès même de ses qualités. Il est généreux et prodigue parce que sa richesse est inépuisable, parce que son invention ne se lasse jamais et que sa prodigieuse culture lui fournit sans cesse de nouveaux thèmes. « Chaque homme a son propre style comme il a son propre nez », disait Lessing, et nous ne pouvons souhaiter que Jean-Paul ait changé quelque chose au sien. Une impression de vie indisciplinée, extraordinairement féconde et libre, se dégage de ces pages, où les visions, les allégories, les rêves, les émotions que lui donne la nature, les aveux, les souvenirs, les discours se mêlent, confondus comme les arbres d'essences différentes confondent leurs racines et leurs branches dans une même forêt. C'était un homme doux, tranquille, simple, très bon, aimant la beauté, la vérité, la solitude, la nature et les fleurs. L'humour qu'il apporte dans tout ce qu'il écrit, cet humour célèbre qui est la plus grande originalité de Jean-Paul, qui lui fait aborder les sujets les plus graves avec une désinvolture fantaisiste et charmante, cet humour étonne, car nous ne le rencontrons nulle part en dehors de lui. Cet humour, que l'on a comparé à une inondation, plutôt qu'au cours d'une rivière, déborde en vagues, en ruisseaux qui s'étranglent entre des roches ou roulent des cailloux, en bondissements de cascades où joue l'arc-en-ciel, en nappes scintillantes qui reflètent toutes les couleurs. Violent et parfois brutal pour nous qui sommes accoutumés à l'ironie sèche, méthodique, quasi juridique des humoristes français, il provenait en réalité de sa clairvoyance, de sa tendresse, de son indulgence; de sa bonté, qui, rapporte Doring, éclairait tous ceux qui l'approchaient. Quand il cède au lyrisme et à l'éloquence — et cela lui arrive souvent — il sourit aussitôt pour se faire pardonner et l'élégance qu'il met dans ce sourire en énonçant les plus profondes pensées est une discrétion et une pudeur. Sa sensibilité passionnée tempérait d'ironie ce qu'elle apportait de trop ardent, de trop impétueux dans l'expression des sentiments. Elle lui permettait de s'abandonner à la véhémence de ses épanchements d'amour et

d'anxiété, sachant qu'elle l'empêchait de les pousser jamais jusqu'au ridicule.

L'extraordinaire fécondité de Jean-Paul jaillissait de son cœur et de son cerveau. Tous ses livres sont, au fond, des autobiographies plus ou moins déguisées. Il nous est facile par là de suivre ses héros jusqu'à l'image de l'auteur et ce voyage à travers l'œuvre de Richter, où sa personnalité nous accompagne sans cesse, est un des plus beaux que nous puissions faire.

Marcel BRION.

LES LIVRES

DOODAB, par *Harold A. Loeb* (Boni and Liveright, éditeurs, New-York).

Doodab est un type d'Américain bien différent de ceux auxquels les romans et les « movies » nous ont habitués. Sinclair Lewis avait créé dans « Babbitt » une figure inoubliable de citoyen moyen, homme d'affaires, avec de petits désirs, de petites révoltes, mais satisfait, en définitive de sa vie médiocre, et préoccupé seulement de gagner de l'argent. La verve incomparable avec laquelle était écrit « Babbitt », la bonne humeur, l'ironie indulgente qui émoussait les traits de satire, nous présentait le héros du livre comme l'Américain. Il est évidemment, je crois, le type le plus répandu, mais il en est un qu'on pourra lui opposer désormais, c'est Doodab. Celui-ci ne pense pas à augmenter sa fortune, il est depuis vingt ans employé subalterne dans la même maison, il n'a pas d'ambitions, pas d'appétits. Sa femme le domine et le terrorise, sa fille qu'il ne connaît pas et qu'il craint, vit de son côté et le dédaigne avec la cruauté des jeunes générations. Il est seul en face d'une existence monotone et médiocre. Il ne fait aucun effort pour en sortir. Il se réfugie seulement dans la rêverie, ce royaume des faibles, et là il imagine une existence extravagante dans la luxuriance des jungles, parmi d'étonnantes tribus barbares. Il s'est créé ce paradis artificiel, où il fuit la vie quotidienne et il se raconte des aventures fabuleuses auxquelles il prend part et où il réalise ses aspirations vagues.

En face de l'Américain pratique, sec, dur, avide de puissance et d'argent, Harold A. Loeb nous présente un être bon, tendre, faible, impuissant à agir et à réagir. Lorsqu'il est congédié, il essaye de « vivre sa vie » telle qu'il l'avait rêvée. Il veut trouver l'aventure, jouir de sa liberté, échapper à la banalité de sa besogne, mais il ne peut secouer le poids des habitudes, ni effacer les plis de l'existence coutumière. Il se débat entre le retour au foyer, à la chaîne et le risque, l'incertain qui l'attire et l'épouvante. Il ne pouvait que rêver, il n'était pas assez fort pour vivre indépendant, en dehors de l'ornière qu'il a creusée pendant vingt ans. Il mourra misérablement, sans gloire, sans beauté.

Il y a là un drame poignant et profondément véridique. Doodab est un « velléitaire » qui n'a su que souhaiter, imaginer, sans pouvoir prendre ou conquérir. Son échec, même, à vivre, est une condamnation cruelle de la vie moderne, et il fallait une grande hardiesse pour la prononcer dans le pays où cette vie moderne a trouvé sa forme la plus impitoyable. Un chaleureux accent de sympathie et de pitié enveloppe la pauvre aventure de Doodab. Il convenait de signaler ce livre, qui s'oppose nettement à la fiction conventionnelle, et de dire le grand talent avec lequel M. Harold A. Lœb l'a écrit.

LES AMES MORTES, *par Nicolas Gogol*, traduction de M. Henri Mongault (Bossard, éditeur).

M. Henri Mongault, qui s'est consacré à la traduction des chefs-d'œuvre russes encore peu connus en France, nous donne aujourd'hui une version nouvelle des « Aventures de Tchitchihov ou les Ames Mortes », le célèbre roman de Gogol. Les types qui animent cette bouffonne aventure, sont devenus légendaires et j'en connais peu d'aussi pittoresques, d'aussi vivants. Mais ce qui accroît l'intérêt de ce livre, unique dans la littérature, c'est le problème complexe de sa création, qu'explique M. Henri Mongault dans sa préface. Il est impossible d'en comprendre vraiment le sens profond si l'on ignore les conditions dans lesquelles il a été écrit. Nicolas Gogol avait débuté par les charmants Récits ukraïniens, qu'il attribue à « Roudy Panko, l'éleveur d'abeilles ». Il avait publié ensuite l'admirable épopée de « Tarass Bulba », les Nouvelles de Petersburg et le recueil « Mirgorod ».

Un talent surprenant se révélait déjà dans ces œuvres où l'observation attentive et ironique réalisait ce que M. Mongault appelle des « poèmes d'ambiance ». Car Gogol était en réalité un poète, il voulut faire des « Ames Mortes » un poème, et lui donna ce titre. Le sujet de ce roman-poème lui avait été donné par Pouchkine et il devait occuper presque toute la vie de l'écrivain. Il contient une image pittoresque et colorée des milieux campagnards russes, une galerie de portraits d'une vie et d'une animation incomparables. Mais à mesure qu'il l'écrit, l'œuvre reçoit dans l'intention de Gogol, une valeur nouvelle. Les âmes mortes, ce sont moins les serfs défunts achetés par Tchitchikov, que tous les personnages de ce récit terriblement satirique. « L'aventure amusante qui a donné prétexte au poème — écrit M. H. Mongault — prend désormais valeur de symbole: Tchitchikov n'est plus seulement un drôle s'appliquant à une escroquerie de haut vol; c'est aussi Gogol à la recherche d'âmes vivantes et ne trouvant plus que des âmes mortes, à commencer par la sienne propre. » Nous devons être reconnaissants au traducteur de nous avoir livré, par les événements de la biographie de Gogol et les fragments de son journal et de sa correspondance, la clef de ce livre et l'explication de la transformation qu'il subit graduellement, tandis que l'auteur l'écrit. « Conçue en roman réaliste picaresque, l'œuvre s'achèvera en poème symbolique, moral, religieux. Elle gagnera en profondeur ce qu'elle perdra en précision. » L'aventure spirituelle de Gogol que nous raconte M. Mongault, égale en intérêt celle de son héros Tchitchikov. C'est par là que ce chef-d'œuvre acquiert une signification nouvelle et plus généralement humaine. Elle devient le témoignage d'un drame de l'âme. La préface, qui est une étude parfaite sur la vie et l'œuvre de Gogol, les notes dont M. Henri Mongault a accompagné sa traduction, nous permettent de lire avec plus de profit ce poème, dont on pourrait dire ce qu'écrivait de lui-même Gogol: « Mon domaine, c'est l'âme et l'étude sérieuse de la vie. »

EUROPA ALMANACH. (Editeur, Gustav Kiepeneuer Verlag, Postdam).

Réunir dans un volume les productions les plus caractéristi-

ques des poètes, des critiques, des peintres, des musiciens, des esthéticiens, fondre ces œuvres diverses dans un tableau qui peut s'appeler l'Europe en 1925, tel est le but qui se sont proposés Carl Einstein et Paul Westheim. Ces deux écrivains, à qui on doit la révélation de plusieurs talents nouveaux, ont travaillé plus que quiconque à la réalisation de l'esprit moderne. Le résumé qu'ils présentent sous ce titre d'Almanach, dans une sorte d'anthologie de tous les arts, remarquablement éditée et illustrée, groupe en effet les tendances les plus nouvelles dans leurs plus récentes manifestations. S'il me fallait choisir dans ce sommaire très abondant, l'impossibilité où je me trouve, malheureusement, de tout citer, me ferait retenir spécialement les lumineuses pages de Max Môckel sur la section d'or et le secret des vieux luthiers italiens, l'article d'André Gide sur l'avenir de l'Europe, une longue confession de Wladimir Majakowskij, le Suprématisme de K. Malewitoch, l'Art et la Pangéométrie, par El. Lissitsky. Mais ce qu'on ne peut résumer et ce qui en fait la grande originalité,, c'est le caractère extraordinairement vivant de ce recueil auquel ont collaboré les représentants les plus significatifs de l'art actuel, et l'étonnante synthèse qu'offre ce tableau d'une époque si féconde en créations de l'esprit.

LES REVUES

LA REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) est une excellente revue littéraire dirigée par José Ortega y Gasset. L'écrivain américain Waldo Frank y donne d'admirables pages sur l'Espagne, d'une pensée profonde et lumineuse. Il y trace un portrait de l'âme espagnole où le talent du poète se joint à la pénétration du philosophe pour découvrir le plus secret visage d'un pays et d'une race qu'ont défigurés l'ignorance et la banalité. Le talent fantaisiste et charmant de Ramon Gomez de la Serna se déploie dans une amusante nouvelle « La Maison Triangulaire ». Des fragments d'un roman d'Azorin « Dona Inès », composent de délicieux tableaux d'une grâce un peu ancienne, mais délicatement colorée. D'excellentes chroniques complètent cette revue, dont peut être fière, à bon droit, l'intellectualité espagnole.

DAS WERK (Zurich) est une des meilleures revues d'architecture. Elle suit avec attention le mouvement artistique moderne et nous en présente les documents les plus intéressants. Parfaitement éditée, elle est un témoignage de l'activité intellectuelle en Suisse, et des sympathies qu'y rencontrent toutes les manifestations de l'art d'aujourd'hui. Citons dans les derniers numéros parus les articles d'Erwin Poschel, de Carl Selig, « La Forme Pure », d'Henry Van de Velde, et la judicieuse étude de Marie Dormay sur Le Corbusier, l'animateur de l'Esprit Nouveau en France.

LE BULLETIN DES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE L'U. R. S. S. ET L'ETRANGER (MOSCOU), qui nous apporte tant de précieux renseignements sur la vie intellectuelle en Russie, nous apprend qu'après tant de Musées de toutes sortes, on vient de créer à Moscou un Musée de Jouets. Ce musée est unique au monde. Il s'efforce de donner un tableau complet de l'art pour les enfants. Une salle spéciale sera consacrée aux jouets pour adultes et des jeux systématiques pour enfants seront institués pour permettre de faire des observations sur la psychologie des enfants pendant le jeu. C'est là une initiative très nouvelle et très originale. Elle s'ajoute aux nombreux exemples que nous avions déjà de l'intérêt avec lequel l'art, la littérature, les sciences, sont étudiés, développés et encouragés dans tous les territoires de l'U. R. S. S.

NOI-REVUE D'ART FUTURISTE (Milan). — Un numéro consacré au théâtre moderne nous montre les derniers aspects de la mise en scène en Italie, en Allemagne, en Russie, etc. Illustré de photographies extrêmement significatives, il nous offre un ensemble très complet des progrès, des tendances et des intentions de l'art dramatique actuel.

Marcel BRION.

LES LIVRES

Je ne crois pas qu'une revue jeune ait accordé plus tôt que la nôtre à Henri Béraud l'attention que son talent a sollicité depuis.

Quand il collaborait au *Mercure*, et n'était connu que par ses féroces chroniques d'où l'adversaire sortait pantelant, par son *Vitriol de Lune*, paru dans *l'Œuvre* en feuilleton, Marcel Pagnol soulignait déjà dans nos Cahiers la verve puissante de l'écrivain. Puis j'eus le plaisir de parler de ses livres qui s'emparaient de l'opinion violemment et je me suis toujours trouvé en accord avec le polémiste et le romancier. Ce dernier, en qui on voulait découvrir à tout prix un humoriste, me surprit par de subtiles recherches de psychologie et par une sensibilité presque romantique. Je me pris à aimer ce légendaire obèse qui savait pleurer et vous toucher aux larmes. Le polémiste qui frappait fort et parlait haut — si haut que chacun de ses coups tombait comme une pierre de créneau dans une grenouillère — ne fut pas compris dans son grief essentiel. Son leit-motiv un peu déformé par les discussions de chapelle se perdit dans les variations inharmonieuses de la critique; mais, je le crois fermement: les écrivains de demain, s'ils examinent la querelle où Béraud prit colère, lui donneront raison en échappant aux névroses d'esthète qu'il dénonçait, en retrouvant les traditions et l'équilibre, santé de l'esprit.

Voici une œuvre nouvelle d'Henri Béraud, dont le retentissement est considérable; c'est tout à côté de la littérature, dans un domaine où il est maître, celui du grand reportage, domaine annexe dont le roman ne sera peut-être un jour qu'une enclave. Je ne voudrais pas essayer mon incompétence sur cette matière neuve, dont le « secret professionnel » m'est peu connu, aussi laisserai-je mon ami Pierre Humbourg, rédacteur d'un grand quotidien, parler ici du beau journaliste qu'est Henri Béraud.

J. B.

CE QUE J'AI VU A MOSCOU, *par Henri Béraud* (Les Editions de France).

Henri Béraud a le don d'animer tout ce qu'il voit. Je dirai

mieux, il a ce don très exceptionnel de faire voir ce qu'il a vu. Grand voyageur, il est un grand chroniqueur. Je n'ai jamais entendu, dans une salle de rédaction, une note discordante sur ce reporter extraordinaire. Tout le monde est d'accord. Béraud ne doit jamais dormir quand il voyage. Il doit laisser la portière ouverte pour mieux voir le paysage, il prête attention à tout. Et immédiatement, tout vit, s'anime, se meut devant nous.

Henri Béraud a été à Moscou, comme M. Herriot et André Marty. Tandis que M. Herriot n'a vu qu'une Russie officielle — celle qu'on lui a montrée et sur laquelle il laisse errer bien des doutes, n'ayant pas été dupe du truquage, et qu'André Marty, aveuglé par une foi internationale, chantait son petit air à la Pangloss, « Tout est pour le mieux dans le plus aimable des Soviets... » Henri Béraud a promené sur la plaie soviétique un bistouri implacable. Il a ouvert tous les abcès, il a déchiré les décors pour voir les coulisses, il s'est amusé de tous les ridicules, et nous a amusé, intéressé. Il a même mieux fait, nous avons retrouvé à le lire le même intérêt passionné que les gens de 1855 prenaient aux premiers romans-feuilletons. Lorsque ces courts chapitres parurent dans le *Journal,* les lecteurs attendaient avec impatience celui du lendemain. Et il y avait là un rude écueil. Les découvertes quotidiennes entretiennent la soif de connaître, on ne peut aller à la fin du livre. Mais lorsque tout est assemblé, lorsque l'on peut brûler les pages, comme on laisse des stations en express, il faut que l'intérêt du livre soit bien puissant pour que dans ces pages sans intrigue, on ne brûle pas une ligne! Et je vous jure que malgré le *Journal*, j'ai ouvert *Ce que j'ai vu à Moscou* à la page 1, et je l'ai refermé à la page 248, ayant lu tout d'une traite, comme l'on boit un verre d'eau bien fraîche en été. La maîtrise d'Henri Béraud est totale. Choix du détail, présentation du sujet, tout converge en un faisceau rapide d'anecdotes, de renseignements, de conclusions, où l'on retrouve toujours le même œil curieux, la même intelligence sans défaillance.

Dans ce livre, *Les Cigarettes du camarade Kamenev, La Canne d'Efimoff, Assistons à un Soviet, Bombes Moscovites, Le Palace Burlesque*, j'en passe et des meilleurs, sont d'une lecture passionnante, et parfois d'un humour très amer. Tout serait à citer, parce que rien de la vie d'un homme ou d'une nation n'est indifférent.

La légende entoure M. Béraud d'un scaphandre de jovialité et de rondeur. Nous avons tous besoin d'une légende, on dure ainsi plus longtemps que l'histoire; mais si la légende voit dans M. Béraud un gros homme, la vérité m'oblige à dire qu'il est un grand, un très grand reporter.

Pierre HUMBOURG.

JEUNESSE, suivi du CŒUR DES TENEBRES, par *Joseph Conrad*, traduits de l'anglais par *Jean Aubry* et *André Ruyters* (N. R. F.)

Ces deux récits, que les Editions de la N. R. F. viennent de grouper en un volume (l'édition anglaise contenait une troisième nouvelle, *The End of the Tether*, dont la traduction paraîtra bientôt séparément) présentent de l'art de Conrad deux aspects assez différents.

Jeunesse est le récit à peine transposé d'un des premiers voyages que fit l'auteur, à bord d'un vieux cargo chargé de 600 tonnes de charbon, la *Judée*. C'est Marlow qui parle, ce personnage mystérieux qui prend la parole dans plusieurs autres ouvrages de Conrad, « le plus discret et le plus discret et le plus compréhensif des hommes », disait celui-ci. Les 600 tonnes de charbon ont été chargées à destination de Bangkok, mot qui évoque aux oreilles de Marlow l'Orient tout entier, mais elles n'y parviendront jamais: le navire est trop vieux, et le capitaine et son second sont des vieillards. Mais Marlow, qui a vingt ans, ne fait pas moins sienne la devise inscrite sur la proue: « Marche ou meurs. » En fait, à peine la *Judée* a-t-elle gagné la rade de Yarmouth qu'un coup de tabac la surprend; la cale s'emplit de sable mouillé; on doit rentrer. Réparations. Nouveau départ. Dans l'Atlantique, une tempête assaille la *Judée*, qui fait une voie d'eau; on passe une semaine à pomper; on rentre à nouveau. Et tout le long de son trajet, la vieille barque essuie de nouveaux avatars. Dans l'Océan Indien, le charbon, depuis trop longtemps dans les soutes, entre en combustion; la *Judée* fume, puis elle brûle. Mais cela fait au milieu de la mer un beau feu et Marlow, enthousiasmé, s'écrie: « A présent cela vaut vraiment la peine. C'est magnifique. Je me demande ce qui va bien pouvoir

encore arriver! » Je connais peu de récits d'où cette foi, qui fait la poésie de la jeunesse, se dégage d'une manière aussi simple et saisissante. Accompagnée du vieux thème de la mer, l'effet en est poignant comme la réalité même, et c'est pourquoi je n'y ajoute rien.

La nouvelle qui suit est d'une tonalité plus sombre. C'est la relation, mais où cette fois interviennent quelques éléments de fiction, de ce voyage dans le Congo belge, que fit Conrad vers 1890 et dont, après maintes souffrances, il revint transformé physiquement et moralement. « Avant le Congo, je n'étais qu'un simple animal », écrivit-il plus tard. De là ces résonnances plus profondes, et cette angoisse, faite d'incertitude et de pitié humaines, qui prolongent cette histoire et qui poussèrent certains à chercher dans les ascendances « slaves » de Conrad (à tort à mon avis: ne pas oublier qu'il était Polonais de naissance ; il s'explique d'ailleurs là-dessus dans ses *Souvenirs*) l'explication de sa pensée. En fait, c'est le problème de la colonisation qu'effleure ce récit. On pourrait, je crois, en résumer ainsi le thème principal: Lorsqu'il s'est enfoncé, dans des terres inconnues et pourtant habitées au-delà d'une certaine profondeur, un homme sensible et quelque peu intelligent, découvre, s'il a su s'affranchir de ces vulgaires instincts de cupidité familiers à la plupart des colons, combien les concepts usuels de sauvagerie et de civilisation sont artificiels, insuffisants; alors s'établit, de l'Européen au Sauvage, une étrange fraternité, si étrange qu'à la contempler un homme peut perdre la raison, et qui n'est autre cependant que leur humanité réciproque; et c'est ainsi que de longues recherches n'aboutissent parfois qu'à la découverte de quelques vérités élémentaires non moins troublantes il est vrai.

Conrad se garde d'ailleurs de résoudre et même de commenter les questions qu'il soulève. Il se contente — et c'est tâche plus difficile, quoi qu'il en semble — d'en dégager l'humaine poésie. Des quelques écrivains qui importent aujourd'hui, Conrad est peut-être, grâce à sa longue vie maritime et à ses voyages, le moins « cérébral ». Mais il faudrait, pour montrer cette interpénétration de l'âme par les choses (et réciproquement) qui est une des beautés de son art, nous livrer à une étude très serrée de son style, un des plus riches de ce temps, et dont une traduction, pour excellente qu'elle soit, ne peut donner qu'une faible idée.

Gabriel d'AUBARÈDE.

EN JOUE, *par Philippe Soupault* (B. Grasset).

« *Son pas retentit; il marche sur son cœur.* »
« Les Champs Magnétiques ».

Le mouvement perpétuel des grandes roues de l'évasion n'est plus qu'un délire d'écureuil en cage et sur lui-même éternellement retournant.

Quel dieu centrifuge pourra l'en délivrer? Mais l'Evangéliste mangeait les fleurs des prisons et l'on n'échappe à rien. Ni à soi-même.

Ainsi courait l'eau pâle des chansons.

Ainsi tournait aux quatre vents du cœur la rose de l'ennui.

Ainsi frémissait la limaille ingrate et perdue dans les champs du désir.

Au seuil de ce néant d'éternité qu'il pressent, David Aubry, dont la vie fut une longue tentative d'évasion, pleure de n'avoir jamais été que son propre prisonnier. « Peut-être fallait-il renoncer pour échapper? »

Le bon Apôtre ne le savait point. Des trois Durandeau, il n'en est guère qu'un qui essaya des vertus du renoncement, et mal. Quant à Horace Pirouelle, ses voyages infructueux vers la gratuité l'ont sans doute convaincu de la vanité de son entreprise.

Julien, lui, ne s'est pas souvenu de ces leçons. Davantage, sa vie, contrainte et localisée entre de petits devoirs et de grandes habitudes, n'a pas les ressources d'étirement dans l'espace qui caractérisent celle de David, ou même celle d'Horace Pirouelle.

Alors que ceux-ci, confiants dans la valeur des gestes, s'efforcent à chercher en dehors d'eux une solution à leur problème particulier et aboutissent à une impasse où ils retrouvent leur ombre, Julien, replié sur des impuissances gratuites, ne cherche qu'en lui.

A la foire de la vie, le beau tireur met tout en joue. Et il y en a des cibles. Il y a la poésie, la gloire, le sport. Il y a aussi le désir nu, et même l'amour. Ah! parlons-en: au premier coup, le canon du fusil se retourna. Un vrai suicide.

Depuis, le tireur gratuit passe sa vie à viser. Il ne tire jamais, mais fait de petits discours égoïstes et touchants sur la vanité des buts atteints. A force d'épauler, les muscles se sont lassés, les

nerfs se sont irrités, l'œil s'est troublé. Et quand il fait feu, c'est sur une cible dérisoire.

La police des hommes ne saura sans doute jamais et ne s'inquiètera guère de savoir si c'est bien la main de Julien qui pressa la gachette.

Dieu lissait sa barbe et l'œil dansait comme un alibi.

André GAILLARD.

LE MEUNIER CONTRE LA VILLE, *par Joseph Jolinon* (1 vol., Rieder).

Corpuscu est une « ville de quatre à cinq mille âmes, comme un tas de vieilles maisons serrées dans le creux de deux petites vallées qui sont deux lits de rivière, à l'endroit où les eaux se rencontrent ». Dans cette ville, il y a deux camps politiques : un pour le maire, un contre le maire. Les notabilités sont l'avoué, l'huissier, le géomètre expert, le notaire, le marchand de vins, etc. Le héros du livre est un meunier du nom de Virolet, riche, plus très jeune, qui aime sa femme, une fillette au sang chaud, laquelle trompe son mari avec un brigadier de gendarmerie. Pendant le récit, nous suivons les efforts de Virolet pour plaire à son épouse ; il lui chercherait la lune s'il le pouvait. Au moment de son triomphe (le voici premier adjoint à la mairie), il la surprend avec son amant : Virolet tuera le drôle.

M. Jolinon nous conte les aventures de ce nouveau Poliche dans une langue très simple, à la manière des vieux conteurs de France, de Balzac, et de... Marcel Arnac. Certes, on lit son livre sans ennui. (Je trouve seulement un peu longuet l'épisode de la révolte de tout un quartier de la ville parce que, par un caprice de Virolet, un des bras de la rivière se trouve asséché. La fin nous paraît excellente : Virolet a découvert que sa femme est la maîtresse du brigadier de gendarmerie, mais jusqu'à la fin de la fête qu'il organisa dans la ville comme remerciement à ses électeurs, personne ne soupçonne le drame de sa vie détruite). Toutefois, j'imagine que plusieurs ouvrages écrits de la sorte deviendraient fatigants : le procédé lasserait. Car c'est bien un procédé, et le plus agaçant, le plus littéraire, que cette façon de faire parler les gens et de parler soi-même, soi-disant à la paysanne, à la gauloise. Est-ce vraiment nécessaire tous ces « Eben », ces

« Ouais », ces « A preuve », et autres calembredaines de style?

Si je soulève telles objections: c'est que M. Jolinon annonce deux autres volumes sur la ville de Corpuscu et ainsi la suite des aventures Corpusculiennes. Au fond, peut-être, me trompé-je, et M. Jolinon est-il un fin luron! Six cents pages à la suite auraient été désastreuses: il nous les donnera à petites doses. Et alors comme certainement le *Meunier contre la ville* aura plu à bon nombre de lecteurs, on achètera la suite.

D'ailleurs, notre sympathie est acquise à l'auteur, qui, lorsqu'il s'agit de voir profond, nous touche et nous émeut, en dépit de son scepticisme. Cependant qu'il prenne garde à la facilité qui le pousse à développer les épisodes que nous préférerions plus courts, plus nets, mieux pensés pour tout dire.

A l'opposé de la conception romanesque de M. Joseph Jolinon, nous lui rendons ici hommage pour certain esprit frondeur et jaloux de liberté que nous goutâmes dans son petit livre et qui nous plaît infiniment.

Georges BOURGUET.

MES INCONNUS CHEZ EUX: *Mon Amie Fatou Citadine; Mon Ami Soumaré Laptot* (2 vol. chez Rieder), par *Lucie Cousturier.*

L'auteur de ces deux livres est parti un jour en mission au Sénégal et en Guinée. Deux colonies remarquables que nous connaissons peu. Il n'y a guère chez nous que les officiers de Marine marchande et les vendeurs de la S. C. O. A. pour évoquer les fastes de Dakar et les manguiers de Konakry. Les premiers en connaissent certains lieux très spéciaux. Les seconds y ont vécu dans un abrutissement louable qui les dispense d'avoir vu quelque chose. Mais Mlle Lucie Cousturier est une femme, en outre elle est peintre, j'ajouterai qu'elle était en mission, trois conditions essentielles pour avoir vu, et bien vu, ce que ne peuvent voir les capitaines au long-cours, et ce que les vendeurs précités n'ont pas le temps de regarder.

Lucie Cousturier a connu les Inconnus — les noirs — chez nous, en France, où elle les soigna durant la guerre, elle a tenu à leur rendre leur visite. Un matin, par un matin brûlant, elle a connu Dakar, elle a délaissé la rue des Essarts, le boulevard

National, mais elle est partie, sous les pylônes de la T. S. F., au village noir. C'est là qu'elle connut son amie *Fatou Citadine*. Fatou est une charmante négresse aux yeux pétillants, comme on en trouve à Saint-Louis, à Louga, à Bathurst, ces négresses charmantes, actives et paresseuses, gauches et coquettes, et ce n'est que bien plus loin, vers Kindia, qu'apparaît son ami *Soumaré Laptot*. Ce livre ne se raconte pas, parce qu'on ne raconte pas un voyage comme une histoire juive. Mais j'aimerai vous faire sentir quel plaisir j'ai éprouvé à lire ces deux volumes. Je connais Saïs, Dakar, Konakry, Kindia; je connais le grand hôtel de Konakry, près du wharf; l'école près du palais du Gouverneur, au haut du premier boulevard. J'ai roulé dans la brume devant l'Ile aux Singes, j'ai souri à voir les trains partir entre des cocotiers, j'ai bavardé avec des négresses dans les mêmes conditions de Mlle Lucie Cousturier. Si j'insiste sur tout cela, c'est pour dire à la fin que j'ai retrouvé dans son livre la même couleur que j'avais vue là-bas, et que j'ai peut-être éprouvé plus de joie à lire le livre qu'à parcourir le pays. L'auteur est de tous les *blancs* qui ont écrit sur les noirs parmi ceux qui ont déployé le plus d'intelligente bonté. Il y a trop longtemps que les « marécageux » emploient le nerf de bœuf là où il suffirait d'un peu de cœur. En France, nous traitons mieux nos chiens que les coloniaux traitent les noirs. Tout ce que *Batouala* contenait de mépris pour les officiers ivres et brutaux se retrouve dans mon *Amie Fatou Citadine*. Ce livre est une bonne action, et de plus, c'est le guide le plus exact et le plus coloré. Voici cette description de Konakry :

« On dirait d'un fouillis d'êtres joyeux qui bougent et qui « crient. Ces mille manguiers au feuillage épais, d'un vert cru, « aigrettés de pousses garance, sont-ils des arbres ou des perro« quets? Ces fuseaux noirs dressés, annelés de blanc et de bleu, « ne sont-ils pas de gros frelons plutôt que des femmes? Le sol « de la chaussée n'est-il pas un parterre de géraniums? Il est si « rouge que chaque tache de soleil y forme une fleur et cha« que ombre une feuille. Espèces et règnes sont indistincts : « arbres, soleil, individus, fleurs, terrains, murs, toits, nuages ne « sont qu'une volière d'or pleine d'oiseaux. »

Les traits abondent: « J'ai vu hier Mangin parlant à ses sol« dats; la parole du supérieur, lorsqu'elle se fait paternelle, est

« une caresse pour l'oreille d'un inférieur. *La volupté du subor-* « *donné est faite de sa peur intense qui se corrige en sécurité.* » Mais je n'ai plus la place ni le temps de vous conduire sur les bords du Niger. L'auteur me pardonnera, il a trop bien vu ce que je n'ai pas su voir. Je ne vendais pas des paques chez Burki frères, j'étais dans la Marine marchande.

Pierre HUMBOURG.

HISTOIRES THEATRALES, *par Léon Treich* (Nouvelle Revue Française).

M. Léon Treich a recueilli dans ce volume (le septième de sa très originale « Collection d'Anas ») quantité d'histoires de théâtre judicieusement choisies.

Citons au hasard :

Le premier mai à la Comédie Française :

C'était un peu avant le premier mai 1924. Quelques artistes discutaient dans le Foyer du public, sur le fameux quart d'heure de grève qui devait avoir lieu dans les théâtres. Une des plus spirituelles et des plus mordantes pensionnaires de la Maison s'écria :

— Bah! si c'est S... qui est en scène (et elle désigna un important sociétaire de la Maison, le plus important), le public ne s'en apercevra pas... Il croira qu'Il prend un temps! »

Un mot terrible de Gaby Deslys, apprenant la mort de Blanche Dufrène :

— Oh! c'est effroyable! Jamais je n'oserai aller jusque là pour qu'on parle de moi.

J. PH.

REVUE DES REVUES

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (novembre). — *Holderlin*, par Bernard Groetuysen, étude fort intelligente du poète allemand, « poète inconnu qui s'est fait connaître à vous qui l'aimez », qui nous laisse « le soin d'interpréter le sens de ses paroles » si nous voulons « retrouver la vision perdue ». C'est que Hôlderlin, de ces chants, fait renaître « un monde beau et divin comme le premier, mais plus spirituel et plus lointain, visi-

ble seulement pour *ceux qui le cherchent de leur âme* et savent aimer de nostalgie et d'espérance. »

La suite des *Réflexions et propositions sur le vers français*, de Paul Claudel, toujours si partiales et riches de bonne humeur, sinon de bonne foi. Et dans la longue, trop longue dissertation, le génie qui se manifeste tout à coup, et la force énorme de la santé. Je noterai un jugement sur Flaubert, à propos de son style, qui ignore « ballon des féminines, la grande aile de l'incidente ». Les succès isolés de ce style « ne sauraient faire oublier la morne pauvreté, le ton de zingue de l'ensemble. *Mon Dieu, comme il devait pleuvoir à Rouen* (c'est moi qui souligne). »

Et ceci sur la grammaire: « En vain la grammaire voudrait nous imposer comme correctes d'imprononçables bouillies ». Car « la voix a ses lois, l'âme a ses exigences, qui ne sont pas celles de la logique et de l'écriture. »

LA REVUE EUROPEENNE (novembre).— Les réponses de Heinrich Mann et de Henri Barbusse à l'*Enquête sur l'Allemagne*. Heinrich Mann écrit à propos de la classe des grands possédants et des bourgeois: « Ces gens là sont entièrement apolitiques. Sous leur règne on ne fait plus de politique. Ce qui en tient lieu et en porte le nom, ce sont les affaires d'un petit nombre. Affaires qu'il leur faut immédiatement réalisables et lucratives... Les gens d'affaires ne sont pas des dirigeants. Ils peuvent exploiter un pays, non le conduire. »

Heinrich Mann se rend compte des difficultés inimaginables que va rencontrer l'esprit en lutte contre ces puissances. « La grande difficulté que l'on éprouve à liquider des puissances qui se sont avérées néfastes, c'est qu'elles sont à moitié honnêtes. »

Autre constatation et qui est bien pour nous plaire: « ...cette paix humilie encore plus les intellectuels que la guerre ne l'a fait. » Heinrich Mann souhaite cependant d'assister à « l'apparition d'hommes d'Etat orientés vers les choses de l'intelligence, formés par l'intelligence, capables d'éliminer du pouvoir les gens d'affaires et leurs agents. » Ces puissances que vous dénoncez, ces pouvoirs que vous montrez à l'œuvre avilissent davantage encore l'Europe, certes. Mais l'Europe sans morale est-elle digne de vivre ?

LES FACETTES (août et novembre). — Un adorable *Luxembourg* de Chabaneix. *Cornes* d'André Gaillard.

LA PENSEE FRANÇAISE (23 novembre). — Dans *Nos Amis d'Allemagne*, Gabriel Gobron parle de ceux qui défendent en Germanie l'idée de la Paix, « les Deimling, les Gerlach, les Unruh, les Kuczynski, les Werneke, les Stoecher et d'autres, et d'autres. »

LA LIGNE DE CŒUR (15 novembre) présente son premier cahier. Cette revue publie à Nantes (1, rue Kervégan) un poème de Cocteau, précédé d'un dessin de Laboureur, et une étude de son directeur, M. Lanoë, sur *Constantin Balmont*.

LES REVUES

LES FEUILLES LIBRES (Octobre-Novembre). — Présentation de *Giovanni-Batista Bracelli*, par Marcel Raval, avec sept dessins de ce dessinateur du XVIe siècle. Nous avons été profondément émus par ces dessins d'« hommes fabuleux, construits en anneaux ou en losanges, ces extraordinaires mannequins cubiques aux corps de boîtes et de volets, qui portent un oiseau sur leur tête ou dans leurs mains. »…. « Coïncidence troublante qui fait qu'à travers trois siècles deux vertus spirituelles se rejoignent, se reconnaissent et que les inquiétants bonshommes de Bracelli s'égalent soudain aux arlequins énigmatiques de Picasso. »

Certes, nous voyons dans la découverte de l'album de Bracelli, l'assurance que l'éthique moderne « répond à des exigences vraiment profondes de notre esprit », mais c'est bien, juste depuis une quinzaine d'années, que *tout* l'ordre des plans a subi une transformation absolue. Le fait, comme prévoyait Apollinaire, « qu'on s'achemine vers un art entièrement nouveau, qui sera à la peinture, telle qu'on l'avait envisagée jusqu'ici, ce que la musique est à la littérature », c'est-à-dire que l'art procurera « des sensations artistiques uniquement dues à l'harmonie des lumières et des ombres et indépendantes du sujet dépeint dans le tableau », ce fait tendant à la création d'un art pur, absolument gratuit, est un phénomène universel seulement aujourd'hui.. Toutes les calories de l'esprit concourant à la puissance de ce foyer, l'esprit dépassant le réel et affirmant, malgré toutes les contrain-

tes, la valeur de l'âme identique et vue, telle nous apparaît la richesse singulière de ce siècle. Grâces soient donc rendues à Bracelli de situer pour nous dans le temps les origines « académiques » des formes qui réalisent les lignes de nos pays « de surprise et de loisir ».

Céleste Ugolin, par Ribemont-Dessaignes, l'Anatole France de la surréalité. (Je ne prononce pas ce dernier nom pour le plaisir de soutenir un paradoxe, mais bien parce que, tant par la façon d'envisager les choses avec scepticisme et de les décrire avec ironie, que par la précision de la pensée qui sait devenir onctueuse à souhait, M. Georges Ribemont-Dessaignes s'apparente au défunt France).

LES AMITIES LANGUEDOCIENNES : Cahier annuel, le premier. — Quarante-huit lignes de Paul Valéry (parues depuis chez Ronald David, accompagnées de quelques autres). Et des vers de Jean Cocteau.

LE MONDE NOUVEAU (15 novembre). — Louanges de M. C. Poinsot sur *Han-Ryner*, « un dialecticien de première force, un philosophe averti, d'une lecture lumineuse, d'une intelligence étonnamment charpentée, d'un savoir et d'une lucidité hors pair. On sourit mélancoliquement de voir perdu dans de pauvres besognes scolaires cet homme qui pourrait tenir une chaire au Collège de France et s'y montrerait aussi brillant que Bergson ».

Je gage que si M. Poinsot lisait de tels versets sur un des auteurs qu'il ne peut souffrir, il ne manquerait pas de s'indigner.

Mais je note à la fin de son étude: « Momentanément peut-être, mais sûrement, les sages, les rêveurs de progrès, les bâtisseurs d'idéal sont vaincus. » Et encore: « Ils (les sages, les rêveurs, etc., les lucides en un mot) sentent autour d'eux les ténèbres affreuses d'une sorte de tunnel où ne point plus au loin qu'une toute petite clarté d'issue. »

Tout ça, sans doute, parce que Han-Ryner, grand méconnu, grand penseur, grand poète, grand génie, etc., etc... n'a pas eu des succès de librairie? Lamentations périodiques sur la fin du monde. Et le monde tourne, la population augmente, le bien-être

se développe, les domaines de la pensée s'étendent. Comment un homme peut-il ignorer aujourd'hui la queste de l'Europe cherchant son âme? Ces temps-ci sont comparables, en fébrile ardeur et en puissance, au IVe siècle de notre ère et aux XIIe et XIIIe. L'esprit vaincu? La plus grave injustice, M. Poinsot est celle qui consiste à méconnaître la grandeur de l'époque où l'on vit.

LES NOUVELLES LITTERAIRES (5 décembre). — Une *opinion* de Maurice Martin du Gard sur *Paul Claudel*.

M. Jean-Jacques Brousson écrit à propos du livre de Georges Girard, *La Jeunesse d'Anatole France*: « La vie intellectuelle pour lui (Anatole France), c'est la Bibliothèque. Sans livres, point de vie. Créer, il est trop tard, mais réciter. En attendant de vivre de citations et de récitations, que peut faire un jeune homme? Hé! un bibliothécaire. En 1876, de la bibliothèque paternelle, il passe à celle du Sénat. Il n'a pas changé de voie. C'est une grande grâce que de naître à Paris, sur le quai Malaquais, dans une bouquinerie, en face le Louvre, entre la maison mortuaire de Voltaire et la Coupole...

« C'est une grande grâce que de naître en province. »

Nous ne savons évidemment pas si la postérité gardera notre position vis-à-vis de France. Toutefois, cette position, prise par l'ensemble de la jeunesse, est un des signes du mépris dans lequel nous tenons le byzantinisme, dont une des formes les plus odieuses est l'ironie que ne soutient aucun dynamisme, aucune foi. Il n'est enfin plus temps de doser la justice ou l'injustice quant à nos jugements. Nous luttons pour sauver la vie. Qu'importe si le spectacle de notre colère apparaît puéril à certains esprits. Nous savons qu'il faut s'acharner contre les ombres qui menaceraient, si l'on n'y prenait garde, de nous priver à jamais de soleil. Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

G. B.

LA PRESSE

Nous lisons dans le Petit Provençal *du vendredi* 19 *décembre un article de M. Pierre Humbourg sur le peintre David Dellepiane, dont nous extrayons ce passage :*

Il y a quinze ans à peu près, un grand artiste de Provence,

aussi modeste qu'appliqué, chercha de son pinceau, à recréer le rythme vivant de cette petite pastorale immobile. J'ai nommé David Dellepiane. Il avait recherché dans le santon provençal, qui, si l'on en juge au costume, ne date que de cent ans à peu près, autre chose que la grâce fluette des santons italiens du XVI[e] siècle, santons en verre filés pour la plupart ou parfois en bois léger richement couvert de soie et de perles. Dellepiane — dont le récent et vif succès au Mas Provençal des Arts Décoratifs mérite d'être signalé — avait, avec une inlassable patience, essayé de retrouver la synthèse de la vie provençale dans ce petit monde aussi divers que tout ce qui ici-bas est humain.

Depuis ce « bon Dieu », qui porte une barbe d'argent, et dont Elzéard Rougier a dit : « Boudiou! comme à le voir les santons sont contents » — jusqu'à « Pitalugue le fada », toute la vie est là avec ses erreurs, ses légendes, sa croyance au merveilleux et son ridicule souriant. Car les santonniers ont moins cherché à créer les éléments tangibles d'un épisode religieux, qu'à figurer les types villageois qu'ils voyaient communément. Et c'est un peu comme historiens, en folkloristes que nous devons les considérer.

LA MUSIQUE

UN GRAND EXEMPLE

M. Constantin Photradès nous raconte, dans la *Revue de Paris,* la visite qu'il rendit au grand Francis Planté, dans cet hermitage musical de Saint-Avit, où le vieux Maître s'est retiré depuis une quarantaine d'années.

Francis Planté aura aimé son art plus que la gloire. Il a dédaigné son encens et ses griseries, qui sont, pour la plupart des hommes, la récompense suprême qu'ils rêvent pour leur effort. Célèbre, acclamé dans le monde entier, il a volontairement élu cette retraite des Landes, où, dans le travail et la méditation, il élargit son âme jusqu'aux plus hauts sommets de l'art.

« Au lieu de s'en tenir aux victoires des enfants prodiges, nous dit M. Photradès, victoires généralement sans lendemain, M. M. Francis Planté avait aspiré avec persévérance à la perfection la plus éminente. Dès sa jeunesse, son aptitude à de longs labeurs

épouvantait ses confrères. Lequel d'entre eux aurait eu le courage de quitter brusquement Paris et de se cloîtrer dans sa retraite, après les ovations d'un concert? Tout en développant sa technique, il méditait, il cherchait sans cesse le mieux, impatient de parachever son éducation spirituelle. Quelques mois s'écoulaient ainsi, au fond d'une solitude, puis, quand il réapparaissait, maître de ses moyens, sûr de sa pensée, les princes de la musique saluaient en lui un de leurs pairs. »

Comprendre, réaliser, donner aux chefs-d'œuvre leur expression la plus haute, leur signification la plus profonde, pénétrer jusqu'à l'âme et rendre cette spiritualité sensible à la pauvre foule aveugle, voilà le but admirable que s'est proposé ce pur artiste. Pour y atteindre, il a résolument arraché de sa vie tout ce qui n'était pas son art. Dans ce Paradis de Saint-Avit, au milieu des chefs-d'œuvre de la musique, mêlant dans une même affection tous ceux qui furent grands, quels que soient leur inspiration, leur époque, leur caractère, rendant à Debussy et à Ravel le même hommage compréhensif qu'à Beethoven ou Chopin, M. Francis Planté jouit des joies supérieures que possèdent ceux-là seuls qui ont atteint la connaissance. Quand il évoque son passé fastueux, il n'y trouve que gloires et hautes émotions d'art ; les fantômes de Listz, de Wagner, de Berlioz, de Saint-Saëns, de Thalberg, de Rossini vivent en lui. Son grand chagrin est de n'avoir pas connu Chopin. Autour de ceux-là, d'autres ombres, qui furent des grands de ce monde, glissent, plus lointaines.....

Son désir de perfection allait jusqu'au scrupule. A M. Pierre Lacour, qui eut l'heur de faire de la musique avec lui, ce prince des virtuoses, que Listz estimait comme un frère cadet, déclarait: « M. Lacour, je tremble à l'idée d'interpréter une Sonate de Mozart! » Et, cependant, combien en avons-nous connu, qui ne seraient pas dignes de porter le parapluie de M. Planté, et qui croyaient se diminuer en interprétant du Mozart !

Réaliser une technique impeccable, sûre, capable de vaincre tous les obstacles; en un mot, une technique qui fasse oublier à l'auditeur l'idée même de la technique; s'attacher à la pensée, fouiller cette pensée jusqu'en sa profondeur la plus cachée ; puis, quand la lumière s'est faite, quand on porte l'œuvre en soi, vivante en sa pleine conscience, la livrer telle quelle, dans un grand élan de sincérité et d'amour, en sacrifiant tout à ce désir

de sincérité, en abolissant le *moi*, dont l'influence serait une déformation et par suite un sacrilège. Voilà les principes qui devraient guider tout musicien digne de ce nom, et écarter tant de prétentieux croque-notes de ces interprétations ridicules, où tout est incompréhension, déformation systématique, sous prétexte d'originalité.

*
* *

Rue Saint-Ferréol. Six heures. Lumières dans le brouillard. Emergeant des arbres de la place, l'ombre massive de la Préfecture ouvre sur la ville l'œil cyclopéen de son horloge. Tramways, taxis, toute la trépidation vaine de notre pauvre vie quotidienne.

Sortilège de la musique, quel est sur moi ton pouvoir, pour que j'affronte ainsi — à l'heure exécrable entre toutes — cette rue grouillante de lumière et de banale humanité ?

Nous grimpons un escalier, impatients de mettre des murs entre cette foule et nous. M. et Mme Gébelin, qui ont bien voulu nous convier à cette heure musicale, nous font le plus aimable des accueils. Nous voici devant le splendide autopiano Gaveau. Visages recueillis, dans l'attente de la joie pure. Et déjà se déroule la trame magnifique: Stravinsky, Debussy, Honnegger, tous ces rêves, toutes ces visions et toutes ces sensations, tous ces infinis prennent nos âmes, les déshabillent de leurs pensées accoutumées, et les entraînent, dépouillées de ces lambeaux dérisoires, vers ce monde où l'on est libre.

Le principe du piano pneumatique a beaucoup d'adversaires. On lui a reproché d'introduire la mécanique dans l'art. Comme si les pianos de Listz et de Chopin, et même les clavecins et épinettes de nos ancêtres n'étaient pas, eux aussi, des mécaniques! Alors, pourquoi s'arrêter ici plutôt que là ? Un instrument est un outil servant à l'art, mais créé par la mécanique. Il est légitime qu'un outil soit perfectionné. Eh bien, il faut considérer le piano pneumatique comme un outil perfectionné, réunissant un instrument de grande classe et un exécutant précis et impeccable. Mais cet exécutant, dites-vous, vous l'avez réalisé par des moyens mécaniques, et c'est cela que nous lui reprochons. Mais, et les autres? La technique est tellement un résultat mé-

canique qu'on l'appelle souvent « mécanique ». Un virtuose se fabrique comme un instrument; les procédés seuls diffèrent. La musique n'a rien à voir dans cela. Elle ne vient qu'après. L'œuvre d'art ne commence qu'avec le musicien; alors, la machine s'anime, l'âme transfigure le corps, la musique est créée. Sans lui, toutes les machines à musique, mécaniques ou non, ne sont que vide sonore.

Et tandis que M. Gébelin, les yeux perdus dans son rêve, *réalise* le sacre du Printemps, je songe à ces innombrables doigts qui, non contents d'avoir arraché au clavier neuf ou dix heures de gammes par jour, pendant vingt ans, lui infligeront, leur vie durant, l'expression *mécanique* de leur incompréhension de toute musique.

*
* *

AUX CONCERTS CLASSIQUES

Le public semble aujourd'hui avoir voulu se laver des reproches que je lui adressais dans une précédente chronique. La salle a sa physionomie des grands jours. Fauteuils et strapontins connaissent la douceur de la société humaine. Tantôt, quand les applaudissements feront vibrer les travées des quatrièmes, les loges patriciennes, les parquets grouillants, on aura cette impression d'averse que nous connûmes, lors des grands concerts d'il y a trois ans. Ce bel élan vers le Festival russo-wagnérien aura-t-il de sûrs lendemains?

C'est un fait indiscutable que le géant de Bayreuth exerce sur le public une domination jalouse. Rappelez-vous du festival Berlioz-Wagner, où nous vîmes même affluence. L'œuvre wagnérienne s'impose aux fervents des manifestations symphoniques, surtout par ce qu'elle a d'extérieur. Les concerts le savent bien, qui détachent du drame les fragments colorés, pittoresques, descriptifs, comme cette fulgurante chevauchée des Walkyries, cette marche crépusculaire des Pèlerins du Tanhaüser, cette vision séraphique du Graal apparaissant à Titurel. Ce déferlement des cuivres, cette harmonie puissante comme un océan, cette grandiloquence sonore qui n'est jamais vide, ce « ron-ron « contre lequel s'élevait Debussy et que les modernes, ces délicats ciseleurs de

rythmes, ces subtils créateurs de nuances, ont définitivement répudié, ce vaste appareil, qui garde, malgré tout, une grandeur inébranlable, font maintenant les délices d'une masse longtemps hostile. Et cet enthousiasme, je le soupçonne d'être un peu fonction de cette hostilité, d'être semblable à l'ardente dévotion que l'on rend à ces saints qu'on a longtemps tenus pour hérétiques. L'âcre saveur du péché s'y mêle toujours un peu. Voyez quel enthousiasme la salle manifeste, aux adieux de Wotan, au cortège funèbre de Siegfried, à l'écroulement du Walhalla !

Dirais-je ma pensée ? Pourquoi ne profiterait-on pas de ces dispositions bienveillantes pour entraîner ce public au cœur de l'œuvre wagnérienne ? Ces fragments lui ont fait connaître le musicien ; faites-lui connaître l'admirable poète, le profond philosophe, le puissant auteur dramatique, le grand passionné, le sublime résigné de Tristan et Yseult. Le public vous suivra, et s'il ne suivait pas, eh bien l'idée serait lancée, et une idée fait toujours son chemin. Tristan et Yseult, monté convenablement, consciencieusement étudié, serait, tôt ou tard, un triomphe pour ceux qui n'hésiteraient pas à tenter l'entreprise.

G. MOUREN.

LETTRES

-:- Nous avons reçu de la maison Riéder la lettre suivante, le 16 décembre :

Monsieur,

Un entrefilet de la Volonté *du lundi* 14 *décembre dernier confirmait un bruit qui courait avec persistance depuis quelques jours, d'après lequel un membre de l'Académie Goncourt « avait réclamé* l'exclusive absolue *contre une maison d'édition trop européenne à son gré ». Il n'était difficile de deviner que la maison d'édition visée était la nôtre, qui présentait à ce prix littéraire* Le Meunier contre la ville, *de Joseph Jolinon, et* La Bourrasque *de Maurice Constantin Weyer.*

Il nous a semblé que cette exclusive prononcée par une Académie destinée, dans l'esprit de ses fondateurs, à contrebalancer l'esprit conservateur des Académies existantes, exclusive politique

prononcée contre une maison d'édition, sans tenir compte de la valeur littéraire *des auteurs qu'elle édite, était susceptible de retenir votre attention. Notre dessein n'est nullement de nous élever contre le choix fait aujourd'hui par l'Académie Goncourt parmi les nombreux ouvrages de talent récemment publiés, mais il nous a paru et vous paraîtra sans doute que cet incident soulève une question d'intérêt plus général: dans quelle mesure des considérations d'ordre politique et social doivent-elles intervenir, quand il s'agit d'art et de littérature. N'y a-t-il pas un danger à voir les Académies constituées et notamment celle que l'on pouvait croire la plus libérale, se ranger résolument parmi les adversaires de l'indépendance de l'esprit. On pouvait espérer, après l'incident Kessel à l'Académie Française, que de telles confusions ne se produiraient plus. L'exclusive jetée contre notre maison nous incline au contraire à penser que nous sommes en présence d'une volonté arrêtée qui, si elle tendait à se généraliser, risquerait de porter le plus grave préjudice aux lettres françaises.*

Nous pensons, Monsieur, que vous voudrez bien examiner le petit problème que nous laissons à vos méditations, et nous vous prions de croire à l'assurance de nos sentiments distingués.

F. RIEDER & C°.

Après avoir lu l'interview de M. Geoffroy, parue dans l'*Eclair*, nous avons demandé à Mrs Riéder s'ils maintenaient leur protestation et nous avons reçu la réponse suivante :

Cher Monsieur,

Oui nous maintenons notre protestation. Il n'y a pas eu, en fait, de démenti et le principal intéressé, Léon Daudet, qui a un journal à sa disposition et qui n'est pas avare de sa prose, n'a jamais répondu à l'accusation très nette que nous portions contre lui. Vous voyez d'ailleurs que notre protestation fait du chemin, il est peu de journaux qui ne l'aient pas publiée et qui n'aient pas trouvé intolérable la situation dans laquelle nous avons été mis en face du jury Goncourt. Je sais par ailleurs que de nouvelles protestations vont être faites en particulier dans le Quotidien, *par Jean de Pierrefeu et André Gybal.*

Je vous serais tout à fait reconnaissant de bien vouloir à votre tour protester, dans les Cahiers du Sud, *contre une exclusive dont les écrivains que nous éditons sont les premiers à souffrir. Je pense que vous pouvez la publier sans aucun inconvénient, et je vous prie de croire, cher Monsieur, avec mes remerciements, à l'assurances de mes sentiments distingués.*

Le Secrétaire Général,

En conséquence, nous estimons de notre devoir de mettre nos lecteurs en présence de ces faits. Et pour bien indiquer notre indignation de telles mœurs littéraires, le Conseil de Rédaction tout entier des *Cahiers du Sud* envoie à la maison Riéder l'assurance de sa solidarité.

-:- Nous avons reçu, sans qu'il nous soit possible d'en rendre compte, les revues suivantes :

Le Bon Plaisir, Essor Niçois, Septimanie, Le Pampre, l'Eveil Catalan, Les Pyrénées littéraires, L'Ermitage, Ceux qui viennent, Le Fleuve (Lyon), *L'Idée neuve* (Lyon),, *Les Cahiers Libres, La Renaissance provinciale* (Bordeaux), *La Vie Hippique, Petites Nouvelle Erka, Lou Felibrige, L'Algérie Nouvelle, L'Ane d'Or, La Librairie, Théâtra, La Pensée de la Côte-d'Aur, Compte-rendu mensuel des travaux de la Société des Artistes Français.*

ECHOS

Nous avons appris avec émotion que M. Paul Valéry avait été élu à l'Académie Française. L'Institut accueille en son sein un poète dont le nom est vénéré dans le monde entier. C'est que M. Paul Valéry n'est pas seulement le poète de la *Jeune Parque*, du *Cimetière Marin*, il est l'essayiste de *La Crise de l'Esprit*, cet article auquel on se reporte toujours dès lors qu'on veut discuter et poser le problème, chaque jour plus angoissant, du

dynamisme spirituel de l'Europe. Par ailleurs, la *Soirée avec M. Teste* et la *Lettre à Emilie Teste* définissent la question de l'individualisme dans la société, et l'on peut considérer *La Soirée avec M. Teste* comme le premier témoignage écrit d'un nouvel état de pensée. Ainsi M. Paul Valéry apparaît dans une situation à peu près unique, tout à coup révélée, et qui semble d'une fascination plus puissante pour avoir été aussi absolue.

-:- Nous avons appris avec plaisir la nomination de M. Paul Abram à la codirection de l'Odéon. M. Paul Abram, fils de M. Benjamin Abram, avocat à la Cour d'Aix, « une des gloires du Barreau français », disait M. Henri Robert, est un Provençal et un Aixois. Il débuta comme critique dramatique à *La Petite République*. Après la guerre, il publia plusieurs romans. M. Gémier lui confia, il y a deux ans, l'organisation des matinées poétiques à l'Odéon. Il ne devait plus se séparer de son collaborateur. Nous présentons nos plus vives félicitations à M. Paul Abram.

-:- Mrs Rieder et C° annoncent la création d'une nouvelle revue, l'*Esprit*, qu'ils publieront vers mars 1926. Cette revue, fondée et dirigée par Pierre Morhange, continuera l'action esquissée par la revue *Philosophies*, et groupera parmi ses principaux rédacteurs: Emile Benveniste, Charles-Henri Barbier, Gabriel Beauroy, Baruch Brunnen, Edgard Forti, Norbert Guterman, Henri Jourdan, Henri Lefebvre, Pierre Morhange, Maurice Muller, Georges Politzer, etc..., etc...

L'*Esprit* publiera dans le courant de 1926 deux numéros spéciaux, l'un consacré à la philosophie de M. Henri Bergson (et déjà annoncé par l'ancienne revue *Philosophies*) et l'autre intitulé *Le Christ*.

Mrs Rieder publieront également, sous la direction du même groupement, une importante collection « philosophique et mystique », qui s'ouvrira par la traduction d'un inédit de Schelling : « Sur l'essence de la liberté humaine. »

-:- Le 16 décembre, M. Pierre de Vergennes a donné une représentation de *Les Plaisirs du Hasard*, la pièce de René Benjamin. La mise en scène de M. de Vergennes fut en tous points digne d'éloge; nous félicitons aussi M. de Vergennes acteur (il tenait le rôle écrasant d'Emmanuel) et sa jeune troupe, où nous avons remarqué MM. Max Nuel et Jean Fouque.

-:- M. Frédéric Lefèvre a fait aux Amis des Lettres une conférence sur Paul Claudel et Paul Valéry. Le rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires* a su exprimer avec une foi et une ardeur émouvantes le culte qu'il voue aux deux poètes, dont l'œuvre nous est particulièrement chère. Nous lui redisons ici combien il nous plaît de savoir que, malgré un énorme labeur, à travers l'Europe et le monde, il va porter au rythme de son enthousiasme l'amour de Paul Claudel et de Paul Valéry.

-:- Un comité composé de personnalités marseillaises et d'artistes ayant à sa tête M. Delfini, préfet des Bouches-du-Rhône; MM. Ebrard, Rouvier, Bodin, Eichacker, Pascuin, Guindon, Jean Malan, Moncel, etc..., sous l'active impulsion du poète Marcel Sauvage, résidant à Cassis et secrétaire général du groupement, a pris l'initiative d'honorer le passage et la mort d'Arthur Rimbaud à Marseille, par une plaque commémorative, qui sera posée à l'Hôpital de la Conception, où mourut le poète de la *Saison en Enfer*, du *Bateau Ivre* et des *Illuminations*.

Il était juste que notre ville, qui ne sut pas assez retenir les artistes pendant leur vie, se souvienne de ceux qui, par la coïncidence de leur mort, ont inscrit le nom de Marseille dans l'histoire des lettres, où il a jusqu'ici assez peu figuré.

-:- Notre ami Henri Lemercier a fait, le 28 décembre, à 10 heures du soir, devant le Microphone de la Station radiotéléphonique de Marseille P. T. T., une remarquable conférence sur les Santons. Il a montré la place chaque jour plus grande que ce petit peuple d'argile prenait dans les lettres et les arts, et combien devaient être honoré le double effort de David Dellepiane et d'Elzéard Rougier.

-:- *L'Annu Corsu*, almanach corse, dont les directeurs sont Antoine Bonifacio et Paul Arrighi, vient de faire paraître son fascicule 1926, quatrième de la publication. A vrai dire, l'*Annu Corsu* est moins un almanach qu'une anthologie, une sorte de revue annuelle, où tous les intellectuels corses, qu'ils écrivent en dialecte, comme A. Antoni, Matteu Cirnensi, Carulu Giovoni, Petru Leca, Guelfi, ou en français, comme Pierre Dominique, Joseph Ferraci, J.-B. Maraggi, se groupent, prouvant l'admirable vitalité de ce petit peuple énergique. On ne saurait trop encourager cet effort, cette démonstration. L'*Annu Corsu* contient des pages remarquables en sa partie française, ce qui nous fait

regretter que la partie corse n'ait pas été accompagnée d'une traduction qui l'aurait rendue accessible à tous.

-:- Nous signalons le curieux essai de *Plan de Marseille*, qui va être tenté sous la direction et les auspices de MM. Marcel Sauvage, Ebrard, Bodin, Detaille, Rouvier, et qui réunira dans un album d'art les collaborations les plus hautes de la peinture et de la littérature actuelles. Nous préciserons ultérieurement les particularités de ce Plan de Marseille, qui sera édité par les soins de M. Detaille, aux *Cahiers du Sud*.

ERRATA

Dans notre dernier numéro (*Nouveaux Trivia*, p. 816), le sens du poème *Désenchantement*, est déformé par suite d'une coquille : à la place de « *Mais je n'en continuerais pas moins...* », lire : « *Je n'en continuais pas moins.* »

*
* *

Dans notre numéro de novembre (*Le Jeune Homme puéril*), il faut lire ainsi la dernière phrase de la page 776 :

Survenait Gire. Calme, il examinait le sens des nervures, plaçait d'aplomb la bûche et, d'un coup sûr, l'ouvrait.

Le Mois Financier

Le Parlement ayant le 2 décembre, froidement accueilli la déclaration ministérielle et surtout les rachats du découvert s'accélérant on atteint 127,50 demandé, cours dépassé par celui de 128 le lendemain, malgré la confiance votée au Gouvernement à une assez forte majorité.

Le Bilan, accusant une augmentation d'avances nouvelles à l'Etat de 1 milliard et demi et un accroissement de circulation de 1 milliard, New-York prend, contre son habitude, la tête d'un mouvement de hausse que la trop faible majorité (6 voix sur un article) accordée aux projets financiers n'arrive pas à enrayer.

La Banque d'Angleterre ayant augmenté son taux d'escompte, le report baisse assez sensiblement et atteint 28 pour un mois. A la fin décembre il devait d'ailleurs atteindre des cours plus bas encore.

Les valeurs de caoutchouc et les pétrolifères ont été particulièrement favorisées; elles ont enregistré des avances considérables. Le mouvement de hausse signalé pendant les dernières semaines de novembre s'est poursuivi aussitôt la liquidation passée, à une cadence rapide et au milieu d'une activité extrême. Le Suez, valeur directrice s'il en fût, fait preuve d'une fermeté considérable passant pour la part à 12.000 et l'action à 14.560. Le sucre, qui est aux marchandises ce que la livre est aux devises, progresse à New-York jusqu'à 4,15. On commence dès le début du mois à envisager un sérieux mouvement des grandes valeurs pétrolifères dès que le boom des caoutchoucs en laissera le loisir. Les valeurs roumaines et galiciennes enregistrent des hausses sensationnelles, la Royal-Dutch, pour ne citer que celle-là, s'inscrivant à 47.500 contre 44.200.

La confiance du Sénat ayant été acquise au Gouvernement à une très forte majorité, le cours du Londres fléchit à nouveau à 124, mais comme toujours, des couvertures de la spéculation sur les cours bas déterminent encore une reprise sensible : le dollar revoit 26 fr. et le franc Belge 122.

Par une coïncidence qui semble vraiment trop étrange pour n'être qu'une coïncidence, et bien que le marché soit des plus restreints, le 8 décembre, dernier jour de remboursement d'une tranche de Bons du Trésor, le contrôle du marché semble laché, et les premiers cours de New-York, amènent en parité 129 fr. pour la Livre.

Grace à une grosse exportation de Livres or, à destination de l'Amérique, le Dollar contre Londres est sensiblement plus faible à 485 1/4, se rapprochant du pair de 486 1/4. Mais ces essais de parité-or, coûtent bien cher à l'Echiquier: déjà plus de 10 millions de Livres-Sterling. Pourront-ils continuer longtemps encore à débourser de semblables sommes.

Le marché continue a être très ferme: 130,50, le 11; 133 le 12; 135,50 le 13 décembre. Malgré ces cours terriblement hauts, risquant de provoquer un affolement bien excusable, le commerce est calme et n'achète pas. Il espère une détente et préfère risquer 3 ou 5 francs à la baisse, contre la possibilité d'en trouver 25 ou 30 à la hausse

du franc. Il espère surtout que le Gouvernement laisse monter les cours, ce qui affaibli toujours le marché surtout lorsqu'il est aussi calme et aussi peu spéculatif que celui là (les cours du report en sont un indice), et qu'il déclanchera dans les prix hauts, une intervention de grande envergure dont les effets seront d'autant plus appréciables que le point de départ, point maximum sera plus élevé.

Le 15, le Londres marque un petit palier à 135,80. Malgré la hausse des devises, la Bourse de Paris est faible, surtout pour les valeurs caoutchoutières. On explique cette régression par l'obligation faite aux acheteurs par la Chambre Syndicale des agents de change, de verser 50 p. 100 de la valeur de leurs ordres, ce qui a entrainé la liquidation brusquée de pas mal de positions spéculatives. On devait apprendre quelques jours plus tard, que si cette marge supplémentaire avait eu son effet dans la baisse des valeurs, un autre facteur avait joué un rôle de tout premier plan. Le 16 et le 17 on cote 133/134, après être passé par un minimum de 131. Le report continue à fléchir à 10 ans, pour un mois et 40 pour trois.

Le 18 décembre coup de théatre qui n'est peut-être qu'un coup de Bourse. Les industriels du nord proposent d'émettre en France et à l'étranger, un emprunt gagé pour l'amortissement et l'intérêt sur le 10 p. 100 de leur chiffre d'affaire. C'est le succès presque assuré, c'est en tout cas la preuve qu'on a encore confiance dans la possibilité de redressement du pays. Le résultat ne tarde pas à se faire sentir. Sur un début à 134, le Londres clôture à midi à 131, et dans l'après-midi, le mouvement de reprise du franc prend une ampleur particulièrement importante. Le fléchissement est incessant jusqu'à la clôture du marché à 127,50 pour la Livre et 26,10 pour le dollar. Une fois déclanché le mouvement s'est accentué par suite des rachats précipités de quelques places étrangères ayant spéculé à la baisse du franc. La baisse reprit de plus belle le lendemain, samedi 19, où le Londres revoyait 125 fr., cours qu'on désespérait de lui voir retrouver.

Dans l ehaut commerce, ce fut un sentiment de profond soulagement. On voyait l'avenir moins sombre et la possibilité de sortir de nos embarras financiers. Mais, gourmands comme toujours, il ne sût pas, dans l'espoir de reprise plus marqué du franc, profiter des cours bas.

Le report Londres fut aussi fort éprouvé puisqu'il atteignti du pair à 4 de report pour un mois, cours peu souvent côté.

Cette réaction brusque des devises, devait toucher particulièrement certains groupes spéculatifs de la cote, tandis que nos rentes favorisées par la meilleure tenue de notre franc, s'amélioraient de façon fort sensible. Le Trésor 23 ancien, côtait au 18, 472 contre 365 au plus bas, trois semaines avant.

Malheureusement cette baisse de la Livre ne devait pas durer longtmeps. Le 21, on apprenait que les propositions des industriels n'étaient pas tout à fait ce qu'on espérait, on apprenait surtout que la baisse des devises et des valeurs avait été déclanchée par des ventes massives d'un financier dont le nom est connu de tous. Les différences de cours ne sont pas perdues pour tout le monde et les prises de bénéfice faites dans les cours bas n'ont pas peu favorisé la réaction violente à 132 francs faisant suite à une action que certains d'entre nous, et moi-même, avions cru uniquement patriotique.

Georges LYON.

NOUS PUBLIERONS
DANS NOS PROCHAINS NUMEROS :

L'Hôtel de Ville de Marseille, par Auguste BRÉAL.

A Tiflis, par Maurice BOURDET.

Les Livres prophétiques de William Blake, par Marcel BRION.

Un Divorce, par Philippe NEEL.

L'Innombrable, poème de Laurence ALGAN.

Moby Dick, par Herman MELVILLE (traduction et présentation par Théo VARLET).

Une Philosophie nouvelle, par Henri URTIN.

TABLE DES MATIERES

du premier trimestre

des « Cahiers du Sud »